

Un des habitués de la maison était Ricard, le portraitiste à la mode du milieu du 19ème siècle.

Il était "très ficelle" comme Bonnat disait de lui et sa caractéristique en art était de rechercher les moyens des anciens maîtres. En contemplant ses œuvres, on pourrait lui donner le Titien comme précurseur et j'en ai une preuve intéressante :

Il avait fait le portrait de notre soeur Babita à l'âge de 3 ou 4 ans. Elle était représentée en buste, en robe blanche, tenant un craquelin avec lequel elle taquinait un chien écossais dont on apercevait juste le museau. Or, si vous allez au Kaiser Friedrich Museum de Berlin, vous y trouverez le portrait de la petite Strozzi par le Titien, qui contient tous les éléments du portrait de Babita : elle est représentée en pied, habillée de blanc, les cheveux frisés comme notre soeur, présentant le même craquelin au même petit écossais, mais pris en entier.

Quand Maman installait l'appartement de la rue de Tilsitt, elle avait trouvé pour le cabinet de travail un lot de cuir de Cordoue à fond bleu. Les armoires à livres et la cheminée, inspirés de la salle de Henri II de Fontainebleau, étaient en bois d'ébène. Le plafond, traversé de fortes poutres noires, devait être bleu pour correspondre aux cuirs. Mais le peintre n'arrivait pas à trouver le ton nécessaire. Maman soumit le problème à Ricard qui venait beaucoup à la maison, et il conseilla de gratter un coin du cuir de Cordoue pour voir sur quel fond le bleu était peint et de procéder de cette façon pour obtenir la couleur du plafond. Il se trouva que le cuir était recouvert d'un fond d'argent au dessous de l'arabesque. Le plafond du cabinet fut badigeonné d'argent, puis recouvert de bleu et le ton fut retrouvé.

Ricard, dans sa recherche de la couleur recommençait vingt fois ses toiles. Il en résultait un ton infiniment chaud, mais la recherche de l'à-côté nuisait souvent à la ressemblance. C'est à cause de cela que Maman lui fit un jour violence au sujet de mon portrait. J'avais six ou sept ans. Il avait pris une toile d'environ 70 centimètres sur 50 et il s'agissait de faire ma tête. Maman m'installe chez le peintre et part faire des courses promettant de revenir très vite. Il était facile pour un enfant de rester seul avec Ricard qui vous offrait toujours des éclairs à goûter. Le peintre fait une esquisse en grisaille sur un fond rouge. Au bout de peut-être 3/4 d'heure, une heure, Maman rentre à l'atelier, trouve l'ébauche ravissante et, malgré les protestations du peintre, se saisit de la toile et m'emmène. Cette esquisse pendait dans le boudoir de la Millionnaia.

Il faut dire que Ricard avait commencé le portrait de notre père, l'avait refait je ne sais combien de fois, et ne l'avait jamais fini. Il était à peine reconnaissable. L'histoire du portrait de notre mère est bien intéressante. Il avait tant travaillé et manipulé le tableau (également un buste) qu'en fin de compte on était tombé d'accord de ne pas continuer et il avait même promis à notre père d'aneantir la toile. On n'y pensa donc plus, la guerre de 70 passa, Maman mourut en 76. Vers la fin du siècle, Madame Miller vint nous raconter qu'elle avait vu à l'exposition d'art français à Dresde, un portrait, oeuvre de Ricard, représentant une Madame Gunzburg. Elle confirma ses dires par le catalogue et Papa se douta qu'il s'agissait bien du portrait qui aurait dû être supprimé. La toile appartenait à Bonnat.

Il se passe de nouveau une vingtaine d'années et nous voilà à Paris après la dernière guerre. Par l'entremise de Lioulia Cahen, (Madame Albert Cahen d'Anvers) j'offre à Bonnat de lui racheter le

tableau. Il refuse, mais accepte de me le montrer dans son atelier de la rue Bassano. Nous y allons donc, Maman, Olga, Véra et moi. Bonnat explique pourquoi il ne peut pas se défaire de cette oeuvre de Ricard. Il l'avait trouvée à la vente de l'atelier de ce dernier et, dit-il, il lui manquait un Ricard dans sa collection, de plus, une des raisons pourquoi il l'avait achetée, c'était qu'elle représentait notre mère qu'il admirait beaucoup (vous savez qu'il a fait son portrait après sa mort) et enfin, il légua sa collection à sa ville natale, Bayonne et cette toile était inscrite dans l'acte de donation.

Ce portrait que l'on peut voir au musée de Bayonne est chaud de couleur, mais il n'est pas facile d'y reconnaître notre mère, mais par contre, vous pouvez y trouver des ressemblances avec ses petites-filles comme Anna, Nannie et autres.

- Zichy -

Après ou à côté de Massenet ce fut un des hommes les plus spirituels dont j'ai souvenance. Hongrois de naissance, il était arrivé en Russie en qualité d'enlumineur de photographies. J'ignore comment il quitta ce métier pour trouver une place au palais impérial où il illustrait les menus. Puis on le trouve attaché à la personne de l'empereur qu'il accompagnait aux chasses et dans ses voyages et, de cette époque datent ses albums où l'on retrouve à la sépia ou à l'aquarelle comme un journal de la cour.

Son art était particulier et ses aquarelles représentaient des esquisses rehaussées de couleur. Il était tout intelligence et il n'avait jamais fait d'études académiques ni travaillé chez un maître. Son travail était tout "de chic" comme on dit, et l'anatomie ne lui causait aucun souci, mais tout ce qu'il faisait était imbu d'esprit. Il ne faisait pas d'ébauches et attaquait son sujet d'emblée. Si dans le groupement il lui arrivait qu'un personnage ou un meuble fut trop éloigné de son sujet principal, il ne se gênait pas pour allonger un bras ou une jambe.

Zichy avait fait le portrait de mon frère Volodia. Il était représenté à un moment où il venait de ramasser des jouets par terre et sa robe se trouvait relevée laissant apparaître ses dessous. Maman fait remarquer au peintre que le pantalon ressort beaucoup trop court et demande s'il peut changer quelque chose, étant donné que le pantalon blanc qui n'était pas colorié laissait passer les jambes couleur de chair. Qu'à cela ne tienne - et saisissant son fusain, il allongea le pantalon d'une ombre de six à dix centimètres, à un endroit qui ne comportait aucune ombre, et personne ne remarqua cette anomalie à moins d'être prévenu.

Zichy a beaucoup travaillé dans notre famille. Outre le portrait de Volodia à 3 ans, il y a le portrait de Louise à 14 ans. Notre père avait une série d'illustrations de Faust, Alfred possède une aquarelle, la boîte de couleurs. Guigui avait deux esquisses plus ou moins érotiques. Enfin, à Pétersbourg, il a fait un dessin rehaussé de couleur de notre fille Anna.

La profondeur et la technique de ses œuvres peuvent se discuter, mais son esprit, reflété dans une collection de lettres adressées à Papa, était pétillant comme du champagne.

Le type du grand seigneur russe. Rien de mesquin, une grande largeur d'esprit, une tolérance touchant à l'anarchie.

Tourguénieff s'était pris d'une sincère affection pour notre père, mais je ne me rappelle pas l'avoir vu du temps de Maman. Il se peut que la rencontre eut lieu dans le salon de Stassiouïévitch. En tout cas, l'écrivain avait son argent chez I.E. Gunzburg.

La première fois que je l'ai vu, c'était à une matinée de bienfaisance donnée par Mme Pauline Viardot dans sa maison de la rue de Douai, vers 1878. Tout le monde était vieux. Mme Viardot chanta d'une voix antique (plutôt) fêlée, une romance "Si la mort est le but", dont j'ignore aujourd'hui l'auteur et Tourguénieff lut les Tsyganes de Pouchkine. Il commença en scandant les vers d'une manière très conventionnelle, mais il prit un élan insurmontable en lisant les dialogues et l'invective d'Aleko et fut magnifique. Je crois me rappeler que le fils Viardot Paul (?) joua du violon.

On racontait alors que Tourguénieff occupait une très modeste chambre au troisième ou quatrième étage de la maison de ses amis. Quand il arrivait en Russie il ne manquait jamais de venir chez nous et je me souviens bien que, lors du pogrome de 1881, quand Pape ouvrit une souscription en faveur des victimes, qu'il fut des premiers sur la liste. Il apporta 100 roubles en s'excusant que ses moyens ne lui permettaient pas de faire mieux. En général, cette liste contenait pas mal de signatures de la haute aristocratie et la Comtesse Kleinmichel, vingt ans plus tard, me parla du travail de propagande qu'elle avait assumé en faveur de cette quête. Pour la liste du pogrome de 1905, c'est la Comtesse Orloff-Davydoff qui remplaça son aînée.

Mais revenons à Tourguénieff. Faut-il dire qu'il était un conteur charmant ? Je me souviens de deux de ses anecdotes :

Il cita le cas de Kant qui, souffrant terriblement d'une rage de dent et se sentant enfiévré et tout bonnement malade, se mit à analyser son état et à localiser son mal. Il arriva par la force du raisonnement à conclure qu'il s'agissait d'une dent et pas seulement d'une dent, mais de la racine de cette dent, et pas seulement de la racine, mais d'une partie de la racine et il finit par localiser la douleur dans un point. En circonscrivant le lieu du mal, il diminua l'effet de la douleur et finit par supprimer cette douleur.

Tourguénieff ajouta qu'il fit l'expérience contraire. A la chasse il faisait chaud. Il se mit à penser combien la chaleur pourrait l'importuner si elle persistait, comment il serait incommodé, quel empêchement elle produirait dans la poursuite du gibier. En amplifiant toutes ces causes négatives, il finit par retirer sa veste, il s'arrêta, mit son fusil par terre, ôta son chapeau et, sentant la sueur l'inonder, se coucha sous un arbre dès qu'il en trouva un et finit par se sentir très fiévreux. Mais alors la force de la volonté prit le dessus et, comme Kant, il anéantit la cause de son malaise et, partant, son malaise même et put continuer sa chasse.

L'autre histoire qu'il raconta est une esquisse psychologique. Vous êtes à la campagne. Un voisin vous fait visite. Vous vous installez dans la véranda et vous commandez des cerises. Et vous voilà causant à deux, l'assiette avec les cerises entre vous. Votre hôte regarde l'assiette et se prend une belle cerise; vous en faites autant. Il choisit la prochaine meilleure; vous de même. A mesure que

la portion diminue, l'attention des deux interlocuteurs augmente comme s'il s'agissait de quelque chose de grave et l'on pourrait croire qu'une bonne partie des cerises pas assez belles resterait dans l'assiette, mais pas du tout, toutes y passent et l'assiette reste vide.

Tourguénieff s'intéressait à tout et je le vois assis sur un banc de la villa que nous occupions au "Kamensky ostrow" avec Aniouta sur ses genoux, lui récitant des "nursery rimes" russes que, du reste, lui avait appris Stassoulévitch.

Mais sa bonté ou sa naïveté allait beaucoup plus loin.

Bakounine avait laissé deux filles et le communiste leur avait légué une villa "La Baronata" au dessus de Lugano. Comme ces demoiselles avaient besoin d'argent, Tourguénieff engagea Papa d'acheter cette villa. Elle lui coûta 40.000 francs si j'ai bonne mémoire, et il n'en avait aucun besoin ! Je me suis occupé à la remettre en état car elle était dans un délabrement pitoyable; c'était vers 1890, mais bientôt nous arrivâmes à la conclusion qu'il aurait fallu y mettre trop d'argent pour l'organiser à nos goûts, et Papa en fit don à Antokolsky, le sculpteur, qui avait l'intention de s'y installer et d'y travailler. Je dis "faire don" car en échange de la propriété, Antokolsky s'était engagé à livrer plusieurs de ses statues. Il en livra une, le Spinoza que Papa prêta à l'Académie des Beaux-Arts de Pétersbourg et il oublia le reste.

N'oublions pas Tourguénieff.

Avec Bogoliouboff, il avait fondé à Paris le Cercle des Artistes Russes. L'ambassadeur, prince Orloff, en était président, Bogoliouboff, vice-président, Tourguénieff secrétaire, Papa trésorier. J'en ai parlé plus haut. On organisa une soirée de bienfaisance je crois vers 1879. Toute la société russe y assista avec Orloff en tête. Tourguénieff qui ne doutait jamais de rien, y amena son ami Lavroff, le fameux révolutionnaire qui avait dû être condamné à mort dans son pays. Cela jeta un certain froid dans l'assistance. Pour comble de malheur, Minsky (Nicolas Vilenkine) qui était très jeune et avait des tendances révolutionnaires y lut son "Na czużem piru pochmelie". La police secrète russe s'émut de cette fête. Il y eut des plaintes envoyées à Pétersbourg et on parla de dissoudre le cercle. Grâce à l'intervention d'Orloff, mais surtout grâce à Bogoliouboff, qui agit personnellement auprès du Grand Duc Vladimir, président de l'académie des Beaux-Arts et, par conséquent protecteur des artistes, l'affaire en resta là.

Tourguénieff a eu une ample correspondance avec Papa. Un moment j'ai cru qu'elle était restée dans les mains de mes neveux Sassoon, car leur mère collectionnait les autographes et Papa lui en avait donné pas mal. Mais depuis, j'ai appris que ce paquet de lettres se trouvait chez David et avait été dispersé par les matelots qui pillèrent la maison. Quelques-unes de ces lettres ont été retrouvées et ont été publiées dans un recueil ...

Tourguénieff ne manquait pas d'une certaine causticité. Il trouvait Pypine excessivement ennuyeux; or, il est vrai qu'en le voyant souvent chez les Stassoulévitch, je l'ai rarement vu ouvrir la bouche. Il disait : tout en lui est ennuyeux, rien que le nom de Pypine vous assomme.

Stassoulévitch était l'exactitude même et je comprends qu'il n'était pas très généreux pour ses collaborateurs, aussi Tourguénieff prétendait-il que Stassoulévitch était né de Korobotchka, à la suite de la visite que lui avait faite Tchichikoff ...

Minsky, Nicolas Maximovitch Vilenkine,

dont il a été parlé plus haut vivait à Paris, peut-être comme indésirable en Russie. Il avait fait son droit et nous donnait des leçons de Russe en 79-80. Il était poète et a écrit des pièces charmantes, mais il était révolutionnaire dans l'âme et ses vers "Na czujem piru pochmelie" et "Tri stupeni" lui ont valu les honneurs de la censure. Il était très instruit et pétillait d'esprit.

Il nous avait accompagnés à Marienbad. Là, comme vous savez, on trouve souvent dans la forêt de petits réduits assez simples en planches, conséquence inévitable de la cure. Au cours d'une promenade, il s'arrêta devant l'un d'eux et écrivit sur la porte les vers de Goethe glorifiant la paix de la nature (je n'ai plus le texte dans la mémoire) et se terminant par les mots : "Warte nur balde und ruhest Du auch" mais au lieu de "ruhest", il avait mis "sitzeest".

o o o

En 1881, quand arriva la nouvelle de l'assassinat de l'empereur Alexandre II, il voulut nous quitter, disant qu'il sentait de son devoir de se rendre en Russie où il allait se passer de grandes choses. Mais Papa, craignant des complications politiques pour lui, sut le persuader d'aller passer quelques mois en Italie et lui donna le subside nécessaire. Plus tard, il rentra dans son pays et je l'y ai rencontré quelquefois. Son esprit révolutionnaire n'alla pas jusqu'au communisme et il habite tranquillement Paris.

Alexis Petrovitch après son service à la Marine se dédia à la peinture de marine et ses oeuvres se trouvent au musée Alexandre III.

Appartenant à la société russe de Paris, il devint vite ami de notre père et nous le voyions continuellement. J'ai souvenance de deux anecdotes de sa vie de marin :

Il rentrait après une croisière à Cronstadt, et il voyagea en service commandé d'Oranienbaum à Pétersbourg dans une britchka. Il avait placé une boîte de cartouches dans le fond de la voiture qui, comme vous devez le savoir, manquait de ressorts. La chaussée était bien mauvaise à cette époque, c'était au temps de l'empereur Nicolas et les cahots les plus violents. Il advint que les cartouches, à force de s'entrechoquer, éclatèrent et que le "mitchman" fit une partie du trajet en envoyant des pétards dans tous les sens, au grand ébahissement des paysans qu'il rencontrait sur la route.

Promu officier, Bogoliouboff reçut un brosseur et il eut à en faire l'éducation de valet de chambre. "Apporte-moi un verre d'eau", demande le lieutenant. Le garçon apporte le verre dans sa main. Bogoliouboff lui explique qu'il y a à l'office un petit plateau en argent qu'il doit employer pour apporter ce que l'on désire, "entendu" fut la réponse. Le lendemain matin l'officier se levant sonne. Le brosseur entre. "Apporte-moi mes bottes". Et voici les bottes servies sur le plateau d'argent.

Tout en étant l'ami d'enfance d'Alexandre III, Bogoliouboff était très fier de son ancêtre Radichtcheff. Il avait hérité de divers objets qui avaient appartenu au célèbre écrivain et il fonda à Saratoff - le lieu de naissance de Radichtcheff - un musée où furent déposés ses reliques. Je ne me rappelle plus si le musée n'avait pas été aménagé dans la propre maison du soi-disant révolutionnaire.

Dans sa jeunesse, il avait été lié avec l'empereur Alexandre III et, à Paris, il jouait un rôle prépondérant dans la colonie russe. Il protégeait tous les jeunes artistes russes et, comme je l'ai déjà dit, il fut sinon le fondateur officiel, du moins l'instigateur du cercle des artistes russes. Il était entouré d'un tas de jeunes peintres et interédiait souvent en leur faveur auprès de Papa. Charlamoff, Lehmann, Prianichnikoff, Vyrle, Pochitonoff, Sachs, Schyndler et d'autres rayonnaient autour de lui et formèrent le noyau du cercle. Plusieurs de ces messieurs eurent des places dans notre famille. C'est ainsi que Schyndler donna des leçons de peinture à notre frère Marc et que Pochitonoff nous donna des leçons de Russe. Je ne parle pas de Robert Fedorovitch Rohmann qui était notre précepteur pendant dix ans.

Bogoliouboff était la bonté même et protégeait ses amis avec une délicatesse raffinée.

Gabriel qui avait besoin d'un dessus de porte avait assigné 200 francs pour un tableau dont les dimensions étaient données et dont un jury, pris parmi les membres du cercle, devait faire le choix. Bogoliouboff prit part au concours, mais pour ne pas empêcher ses jeunes collègues fit le tableau non en largeur comme le comportait un dessus de porte, mais en hauteur; il représenta un peintre se jetant du haut de la colonne Vendôme avec l'inscription : "Voici le sort de celui qui aura manqué le prix de G.G."

Il s'intéressait beaucoup au progrès de notre frère Marc et je le vois d'ici donnant quelques coups de pinceau au tableau que Marc envoya au salon de 1877. Ce tableau représentait une Italienne accoudée à une fontaine. Pour l'exposition, il fallait lui donner un titre et, après de longues conférences, on tomba d'accord sur le nom de Graziella.

Une fois qu'il était venu voir Papa juste au moment du déjeuner Papa l'amène dans la salle à manger où nous étions déjà assis, mais d'un coup d'oeil il compta le nombre des convives et refusa net de se mettre en treizième à table. On lui offrit de renvoyer un des enfants mais on ne put le convaincre. Il faut dire qu'avec notre nombreuse famille, la gouvernante et généralement deux professeurs, nous nous mettions souvent douze ou treize à table.

J'ai déjà dit qu'il était l'animateur de toutes les réunions publiques de la colonie russe. Il portait une barbe grise et les cheveux longs et se couvrait d'un bolivar, ce qui lui donnait un air tout-à-fait romantique. Le sort voulut que lors de la visite du grand Duc héritier dont j'ai déjà parlé, l'ouverture du salon russe devait avoir lieu un dimanche matin après la messe à la rue Daru. Justo au moment où la famille impériale sortait de l'église, Bogoliouboff fit signe au secrétaire du cercle Sachs qui portait aussi la barbe et aussi un bolivar, et l'engagea à prendre un fiacre pour aller à la rue de Tilsitt prévenir que le Grand Duc allait arriver incessamment. Un fileur de la police secrète russe qui suivait tous les mouvements du Grand Duc s'approche du comte Olsoufieff, l'aide de camp du Grand Duc et attire son attention sur le colloque qui avait lieu entre les deux peintres, lui disant qu'il fallait empêcher le Grand Duc de partir. Étant donné que ce vieux monsieur indiquait au jeune homme le trajet de Son Altesse "Ne vous inquiétez pas lui dit le comte, ce monsieur est un ami intime du Grand Duc." C'est ainsi que la police secrète abusait de la gaffe.

C'est probablement grâce à Bogoliouboff que fut organisée une chasse que l'oncle Oury offrit dans sa propriété de Champaudoin aux Grands Ducs Nicolas et Constantin, qui passaient un certain temps en France. Il y avait eu des difficultés à Pétersbourg après la guerre de Turquie entre les hautes autorités militaires et le Grand Duc Nicolas qui n'avait pas mené la guerre comme ces messieurs l'entendaient. Quant au Grand Duc Constantin, on le trouvait trop libéral. Ils furent donc invités à passer quelque temps loin de Russie. Cette chasse fut, à ce qu'il paraît, très belle et coûta une fortune à notre oncle. Je ne me rappelle pas au juste qui étaient les invités, mais je sais que Tourguénieff en était. Bogoliouboff fit un album à la sépia donnant des épisodes de la chasse et les portraits des invités, dont quelques uns tournés à la charge, comme particulièrement celui de Tourguénieff.

Puisque nous en sommes à Champaudoin, il faut mentionner l'écurie de trotteurs que notre oncle y avait installée, aussi à très grand frais comme, du reste, tout ce qu'il faisait. La gérance du haras était confiée à un certain Michel Popoff qui, autant que je me le rappelle, avait eu des chevaux en Russie, mais y avait perdu sa fortune. La perle de cette écurie était un certain trotteur "Polkantchik" qui avait gagné des grands prix à Moscou.

On ne favorisait pas beaucoup le goût des courses dans notre famille, mais on fit une exception pour nous mener à Vincennes où,

dès cette époque, se trouvait le champ de courses au trot et où "Polkantchick" devait concourir pour un grand prix quelconque. Jamais je n'ai ressenti une telle excitation causée, certainement pas par mes connaissances hippiques, mais simplement parce que le cheval appartenait à notre oncle et était russe de provenance. Inutile de dire que le cheval gagna le prix.

Un petit trait touchant le Grand Duc Nicolas, qui était bien caractéristique de l'âme slave. Il était frère de l'empereur, feld-maréchal, hôte de la France, mais il ne se gênait pas de fumer des cigarettes de tabac russe que procurait en contrebande un petit juif de Russie, établi à Paris.

Le Grand Duc Nicolas - avant la guerre de Turquie - avait été inspecteur général de la cavalerie, et c'est en cette qualité qu'il eut affaire à notre famille.

Ici, il faut revenir à la lutte que mon Grand Père et mon père menaient pour obtenir l'égalité intégrale des juifs en Russie.

Après la guerre de Prusse, l'empereur Alexandre II et son ministre Milioutine se décidèrent à introduire en Russie le service militaire obligatoire et une commission fut formée à cet effet sous la présidence du Grand Duc Constantin Nicolaevitch.

Conscient de l'importance qu'il y avait à ce que la loi passât sans restriction pour les israélites, on arriva à faire nommer à titre de représentant des intérêts de la population juive, mon père et le professeur Nicolas Bachst. Papa nous a raconté que c'est surtout grâce à l'intervention du président que le mot israélite a été exclu du texte de cette loi.

Fort de ce succès, mon Grand père voulut créer un précédent et poussa son petit fils Jacques, qui était son préféré, à prendre la carrière militaire. Malheureusement, entre la théorie et la pratique, il y a souvent un abîme et mon Grand père n'arriva pas à faire servir Jacques dans la garde. Il entra comme volontaire aux hussards de Narv qui étaient logés à Vilno. De là, grâce à son influence, il obtint que le Grand Duc Nicolas fit passer Jacques de son régiment à l'escadron modèle qui formait les officiers de l'armée et qui se trouvait à Pétersbourg, sous le contrôle de l'inspection de la cavalerie.

Je fais ici une petite diversion pour indiquer que cette école de cavalerie était commandée, à cette époque, par le colonel Kleygels qui devint plus tard préfet de Pétersbourg et, encore plus tard, gouverneur général de Kieff. Au moment du pogrome de 1905, il venait d'être mis à la retraite, mais il habitait encore son palais au Krochtchatik et refusa net de donner des ordres pour arrêter le pogrome.

Le Grand Duc estimait beaucoup les talents hippiques de Jacques qui, du reste, portait admirablement bien l'uniforme. À la fin de son cours, Jacques prit part au "razwod". Le "razwod" était une inspection des aspirants au grade d'officier effectuée par l'empereur. Cette revue se passait d'ordinaire au manège michel et était comptée comme une fête strictement militaire et le public en était exclu. Jacques nous racontait qu'il avait en visite, à ce moment là, un ami de France et, pour lui permettre d'assister à la cérémonie, il lui mit en mains une valise et le fit passer au manège comme son valet de chambre. Cet ami déclara à Jacques qu'il n'avait jamais vu un spectacle aussi imposant de ce genre et qu'il en avait été ému jusqu'aux larmes. L'empereur Alexandre II remarqua Jacques parmi les autres cavaliers et le remercia, ce qui alors était une distinction.

Papa possédait un tableau de Bogoliouboff - une vue de l'embouchure de la Néva pendant la banquise; ce tableau traduisait bien l'impression grise et désolée de cette étendue pour ainsi dire sans limite, avec des barques prises dans la glace et des corbeaux voltigeant dans le ciel gris. À la mort de Papa, notre exécuteur testamentaire, Scheftel, l'avait fait estimer pour l'offrir, avec d'autres objets d'art, aux héritiers désireux de s'en rendre acquéreur. Seulement l'estimation de toutes les œuvres d'art avait été faite d'enthousiasme et ce tableau qui ne les valait certainement pas avait été marqué 2400 roubles. Comme personne de nous ne l'a acheté, il a été vendu aux enchères et des amis de B.A. Kamenka l'ont eu pour 400 roubles et le lui ont offert à l'occasion d'un jubilé quelconque.

J'ai à cette époque regretté encore de ne pas avoir reçu le portrait de notre mère par du Buf, qui se trouve à Paris, chez Pierre. Les portraits de famille avaient été tirés au sort et c'est Pierre qui l'avait gagné. Depuis la débacle bolchévique, chaque fois que je pense à ce tableau, je bénis le ciel de ne pas l'avoir obtenu, car il aurait péri avec mon installation de Pétersbourg.

- Vladimir Solovieff -

Vladimir Solovieff était le type de l'idéaliste, "nes mira sogo" et méprisait les biens de ce monde d'une façon frappante pour ceux qui le connaissaient. Si j'ai bonne mémoire, il a habité longtemps chez la baronne Ixkühl qui tenait un salon littéraire; singulière coïncidence : de même que Tourguénieff habitait au quatrième étage chez les Viardots, Solovieff habitait une chambre à peine chauffée dans la maison Ixkühl. Il était végétarien par conviction, car il lui répugnait de manger de la viande, mais cependant on ne peut jamais pousser les choses à l'extrême et il acceptait de manger de la soupe. Je ne vais pas m'étendre sur ses sentiments religieux (il avait une forte tendance vers le catholicisme et la primauté du pape) mais dans sa tolérance générale et son amour du prochain, il avait une sympathie prononcée pour le judaïsme; c'est ainsi qu'il passait des heures à parler du Talmud avec Papa et David. Il est venu plusieurs fois au "Ceder" et quand il pouvait, il défendait ostensiblement les Juifs, ce en quoi il différait assez de Tolstoï. J'ai en ma possession l'autographe de sa préface au "Slovo podsoudimomu" de ..

Comme à peu près tous les gens tolérants, Solovieff était, dans le fond, gai de caractère; il aimait les bons mots et se permettait d'en faire, même d'un goût réfractaire au décorum. Tout le monde connaît sa physionomie avec sa grande barbe et ses cheveux ébouriffés et son sourire qui lui fendait la bouche d'une oreille à l'autre. Une fois que Papa voulait lui montrer Olga qui avait peut-être deux ans, sa bonne entra dans la chambre, et quand le bébé vit la tête du philosophe, elle fut prise d'une vraie terreur et se mit à crier et on fut obligé de l'emporter.

Il appartenait à la société des Stassulévitch et on le voyait à Dinard et à Boulogne, faisant des excursions et des bons mots, comme un simple mortel.

La vérité m'oblige à déclarer que je n'ai jamais entendu un conférencier aussi malhabile que Solovieff. Je me souviens d'une conférence, je ne sais plus sur quel sujet, qu'il tint au Solennyi Gorodok. Il avait préparé son discours sur de grandes feuilles de papier, mais évidemment, ne s'était pas donné la peine de les remettre en ordre et il était pénible de voir comment il s'arrêtait dans sa narration et recherchait les feuilles dont il avait besoin.

Inutile de dire que, parallèlement à Tourguénieff, il avait une grande affection pour Papa et, par suite, pour tous ses enfants. Il tenait naturellement en haute estime David pour sa science, et l'on voit, dans ses lettres, qu'il avait le temps de taquiner notre soeur Babita, qu'il appelle dans une lettre "la sévère fille du Barc

La biographie de Marc Matveewitch se trouve partout. Je n'ai donc qu'à raconter ce que j'ai vu ou entendu personnellement. Il avait été mis en contact avec Papa par les frères Stassof et il recevait de lui une pension pendant qu'il faisait ses études à l'Académie des Beaux Arts de Pétersbourg. Il avait épousé une demoiselle de bonne famille de Vilno, sa ville natale. Rentrant de Rome et passant par Paris, ils dînèrent rue de Tilsitt encore du temps de Maman. C'était la première fois que je les vis. Elle, était une jolie blonde, parlant bien les langues et intelligente. Lui, était laid, mais avait des yeux expressifs et ne parlait aucune langue. C'était un charabia extraordinaire fondé sur le jidiche, mais avec cela c'était un poète et ce qu'il disait et ce qu'il écrivait était toujours intelligent, et cela donnait, dans le domaine de la langue, l'impression d'une ébauche brossée à grands traits. Sa santé était assez précaire et son humeur s'en ressentait. Il était rarement satisfait et avait constamment des raisons de se plaindre et ce n'était certainement pas justifié, car en Russie il jouissait d'une position très enviable pour un artiste; il était membre de l'Académie des Beaux-Arts et recevait des commandes du gouvernement et des particuliers et l'empereur, antisémite par excellence, Alexandre III, l'estimait particulièrement. Un fait curieux: Antakolsky avait fait une statue du Christ devant le peuple. Il était représenté les mains liées et une calotte sur la tête, le sculpteur prétendant qu'en Orient personne ne pouvait supporter le soleil tête nue. Quand cette statue fut exposée, les défenseurs de l'orthodoxie, avec le "Novoe vremia" en tête, protestèrent et je ne crois pas être en dehors de la vérité en disant qu'ils en demandèrent la destruction. L'Empereur vit la statue à l'Académie, l'acheta et la fit poser dans son cabinet de travail au palais Anitchkoff.

Antakolsky s'est installé à Paris vers 1877. Je crois que c'était surtout à cause de sa santé. Il prit un atelier rue Bayen, aux Batignolles, où nous allions souvent avec notre gouverneur Mr Rohmann. Je ne me souviens plus en quels termes, mais très franchement, ce dernier lui posa la question: comment se fait-il qu'avec le petit bagage scientifique dont il disposait, il produisait des œuvres si caractéristiques, comme le Socrate, le Pierre I, le Jean le Terrible? Il répondit: c'est comme une femme enceinte, une fois que j'ai une idée, elle se développe malgré moi et, un beau jour, je ne puis m'empêcher de la produire au jour.

Antakolsky était infatigable au travail, tandis que sa femme se taillait une place dans la société parisienne, mais cela coûtait très cher et il avait souvent des embarras d'argent. Les Antakolsky ont eu deux filles dont l'aînée fut appelée Anna en souvenir de notre mère. Elle épousa Georges Montefiore, neveu des Cahen-d'Anvers, mais ne le rendit pas heureux; il mourut en état de folie. La seconde fille a eu plusieurs maris consécutifs. Elle était très coquette et je me rappelle l'effet qu'elle produisait le dimanche matin, à l'avenue du Bois, en montrant ses bas et ses dessous qui étaient invariablement mauves.

Il est intéressant de constater que le sculpteur qui avait reçu la médaille d'honneur à l'exposition de 1878 et avait un haut grade dans la légion d'honneur, n'a jamais eu une commande en France. Tout ce qu'il faisait allait en Russie ou était destiné à des Russes habitant Paris, comme les Poiakoff et notre famille.

Notre père lui avait commandé une statue de l'Empereur Alexandre II à l'occasion des 25 ans de la libération des serfs. Cette statue était destinée à la salle Alexandre de la synagogue. Je ne sais plus pourquoi cette statue ne fut pas placée dans cette salle et elle devint la propriété de mon frère à Kieff.

Antakolsky, qui étudiait très méticuleusement les costumes des personnages qu'il représentait, commettait parfois des erreurs. Ainsi il mit une "chinel" passée dans les bras de l'Empereur. Or cela n'arrivait jamais, sauf à quelques vieux généraux qui n'étaient pas regardants quant à la coquetterie. Ceci me rappelle que j'ai vu dans le bureau de poste de la gare de Vienne, à Varsovie, un portait assis d'Alexandre II avec la "chinel" passée à un bras. Il faut croire que cela se faisait au début du règne. Il mit des épaulettes de général à l'Empereur Nicolas II quand il fit son buste à l'occasion de son mariage. Or, Nicolas I garda le grade de colonel que son père lui avait conféré. Personne de la suite de l'avait remarqué, mais nous, enfants, avons découvert cette inadvertance, qu'il ne se décida pas à corriger.

Antakolsky avait des amitiés sincères et solides en Russie et Kramskoy fit son portrait qui se trouve au musée Alexandre III. Tout en étant mécontent, il avait un excellent cœur et il fallait voir avec quelle sollicitude il soignait son protégé, Ilia Gunzburg. Il avait obtenu de Papa une bourse en sa faveur et, dans les quelques lettres adressées à lui, et que je possède, il ne cesse de s'occuper de son pupile.

Innombrables sont les œuvres du sculpteur exécutées pour nous : des bustes de notre grand père, de nos père et mère, un bas-relief de notre frère Marc représenté couché, miné par la maladie, un album à la main. Outre l'Alexandre II dont j'ai parlé plus haut, il exécuta le Méphisto.

Au moment où il fit le buste de notre père, ce dernier se sentait mal et Antakolsky avait de grands désagréments et le buste dont chacun de nous devait recevoir un exemplaire se ressentit de cet air de malaise qui régnait aux séances de pose et le buste est sorti franchement mauvais.

Intéressant de remarquer que pendant que j'écris ces lignes, il nous parvient de Pétersbourg des offres de récupérer les bustes de nos parents, c'est-à-dire de les racheter aux Soviets.

La mauvaise humeur d'Antakolsky provenait de certains faits qui attestaient profondément son amour propre. Il avait fait un projet pour le monument d'Alexandre II au Kremlin. L'Empereur était représenté debout, au milieu d'un banc semi-circulaire, conformément à la mode d'alors. Sur le dossier de ce banc se tenaient des anges plus ou moins hiératiques, avec de grandes palmes, symbole du martyr du souverain. Mais ce projet avait été rejeté et la commande fut donnée à l'architecte Jouko"sky, le fils du célèbre poète qui fit une espèce de guérite style XVIIe russe. La statue fut confiée à Opékouchine (ou Mipéchine). Le monument n'est pas intéressant au point de vue de l'art, et les méchantes langues moscovites ont dit alors : nous avons le "tsar kolokol" et le "tsar pouchka", maintenant on y a ajouté le "tsar Boudka".

A cette même époque Antakolsky avait fait un projet de statues pour le pont Alexandre III, si je ne me trompe. Il voulait faire Vladimir Monomaque, Pierre le Grand, Catherine II, Alexandre II, mais on trouva son projet trop cher. Il se trouva qu'à la même époque le prince Troubetzkoy avait reçu la commande du monument d'Alexandre III et qu'on lui avait assigné une somme beaucoup supérieure, toutes proportions gardées, à celle que l'on refusait à Antakolsky.

Ces mécomptes l'aigrissaient énormément et il avait une tendance à croire qu'il était une victime de l'anti-sémitisme. D'autre part,

c'est lui qui reçut la commande de la statue de l'Empereur pour la salle d'honneur du musée Alexandre III.

Il est vrai de dire que la presse conservatrice - surtout le "Novoe Vremia" le critiquait continuellement et avec acharnement. Une fois, chez Jacques Poliakoff à Biarritz, Antokolsky rencontra Souvorine, le fameux directeur et propriétaire du "Novoe Vremia". Souvorine lui dit qu'il était heureux de faire la connaissance du célèbre sculpteur qui était une de nos gloires nationales. Antokolsky lui répondit qu'il était touché du compliment mais qu'alors il ne comprenait pas la campagne acharnée que son journal menait contre lui. " Il y a une forte différence entre nos sentiments personnels et ce que la rédaction du journal croit bon d'écrire".

a été introduit chez nous vers 1874 par Mme Emile Oulman en qualité de maître de musique. Mme Oulman, née Merton (si ma mémoire ne me fait pas défaut), était belle-soeur du notaire Fould, le père de mon oncle Paul Fould et, de tout temps a été une amie intime et dévouée de Maman. Elle avait autour d'elle une société intellectuelle et c'est à elle aussi que nous devons notre professeur de français, Mr Labbé.

Or, à cette époque, Jules Massenet qui commençait sa carrière, donnait des leçons de piano à raison de vingt francs et prit, comme élèves Marc, Louise et moi qui avait onze ans. Je ne puis plus dire si Maman travailla aussi avec lui, mais bien probablement, car elle jouait du piano et cherchait toujours à se perfectionner en tout. C'est ainsi qu'elle prit part, à cette même époque, aux cours de dessin que nous eûmes à la maison. J'intéressais beaucoup mon maître à cette époque et il prit énormément de peine à développer mes aptitudes musicales. Il ne se contentait pas de donner sa leçon, mais tâchait de vous faire comprendre la technique et le sens de la musique. Nos cahiers étaient criblés de points d'orgue, de points d'exclamation, d'annotations marginales, certaines notes étaient soulignées deux ou trois fois. Au bout de deux ou trois saisons, il arriva à la conclusion que je ne le suivais pas et je crois qu'avec la mort de Maman, il cessa de me donner des leçons. Marc et Louise continuèrent.

Massenet nous fit un cours d'histoire de la musique. Cela se passait le soir et il nous raconta cette histoire assis au piano, en jouant des extraits caractéristiques des oeuvres qu'il analysait. Il avait un talent particulier de narration et, à côté du développement régulier de son sujet, il vous servait des anecdotes tantôt touchantes, tantôt grotesques sur les auteurs de tous les temps.

Un trait entre mille : il analyse l'Aïda de Verdi; arrivé à la fameuse marche jouée sur la scène par une fanfare de trompettes longues d'au moins un mètre, il la joue solennellement. Tout à coup, un bouquet de fausses notes - c'est, dit-il imperturbable - le tournant de la procession sur la scène toujours trop exigüe et les musiciens n'arrivant jamais à garder leurs trompes dans la direction voulue.

Il nous raconta sa vie. Il était le vingt-deuxième enfant de son père qui avait eu, il est vrai, deux femmes. A l'époque de nos leçons, il avait déjà fait jouer un genre d'oratorio "Marie-Madeleine" et travaillait à son "Roi de..." qu'il destinait au Grand Opéra et il nous donna la primeur de l'air du "Dieu d'argent" qui était un morceau de flûte..

Massenet était devenu un commensal habituel et très apprécié de la maison. Sa gaieté et son esprit étaient pétillants comme du champagne ses anecdotes intarissables.

J'en ai trois dans la mémoire.

Un curé marseillais se commande une soutane chez son tailleur : "Mais, insiste-t-il, faites la bien large, bien large, car - levant ses deux mains réunies vers le ciel - quand je montre le Bon Dieu (c'est la croix) c'est le diable.

Un Marseillais vient chez le coiffeur et voyant toutes les places

occupées s'écrie: "Comment vous êtes là et vous ne connaissez pas la grande nouvelle. Une sardine immense a voulu s'introduire dans le port et s'est échouée juste à l'entrée de sorte que les bateaux ne peuvent plus ni entrer ni sortir". Les clients les uns après les autres quittent la boutique et notre farceur peut s'installer dans le fauteuil convoité. Seulement, à force de parler avec le barbier de la nouvelle qu'il avait propagée, il devient de plus en plus inquiet. Il ne laisse pas le coiffeur terminer son travail, saisit son chapeau et se précipite vers le port. " Peut-être que tout de même l'histoire est vraie et je n'aurai pas vu ça ! "

Je me souviens de ce qu'il racontait au sujet des débuts de Berlioz dans sa carrière musicale et je ne crois pas avoir lu, dans les mémoires du temps, l'épisode suivant :

Cela se passait vers 1820, lorsqu'il était bibliothécaire au Conservatoire. La conception artistique était carrément en désaccord avec l'esprit classique qui régnait à cette époque. Il n'arrivait pas à se faire jouer. Après mûre réflexion, il vint trouver le directeur et lui rapporta qu'il avait trouvé dans les archives une pièce d'un cachet tout ancien dont il avait pris copie et qu'il croyait être intéressant de produire en public. Le comité ayant pris connaissance de la pièce qu'Berlioz joua au piano la trouva très intéressante et la fit mettre sur un des prochains programmes. Ce n'est que bien plus tard que Berlioz avoua sa mystification.

- Petites scènes enfantines -

Gabriel a trois ans. Pendant que Maman se coiffe pour sortir dîner, il prend sur la coiffeuse un bracelet et joue avec. L'objet se casse entre ses mains et il le rapporte à sa mère avec un reproche : "Est-ce qu'on donne des objets si cassables à jouer à un enfant ?"

Louise a toujours été la correction personnifiée : à six ans, dans le boudoir, Maman lui dit : "Darling, why do you not say good morning to this gentleman ?" et elle répond : "This gentleman has not been introduced to me".

La dame de compagnie de Louise, quand elle sortait déjà dans le monde s'appelait Madame Loewenthal. Elle était assez coquette et portait des talons à notre idée excessivement hauts. Pierrot à 8 ans fit un des sin des bottines de Mme Loewenthal avec une souris passant dessous.

Mr Rohmann faisant un reproche à Berza, lui dit "Mais tu as la tête vide, mon enfant" - "Mais non, Marc m'a dit tout-à-l'heure qu'elle était remplie de foin."

Babita à 6-8 ans disait souvent : "Je m'embête et j'ai faim". Une fois Maman lui répond : "Va prendre ta poupée et joue avec" - "Je ne peux pas" fut sa réponse, "elle dort". C'est cette même poupée, un magnifique jouet de cire, qui attrapa la petite vérole, Babita lui ayant à cette intention martelé la figure avec un crayon.

Sur le quai d'Ouchy elle se promène avec sa bonne en déchiffrant les noms des bateaux ancrés au port. "Tiens, ce bateau est comme nous, il s'appelle la coquette".

À Pétersbourg, un jour, Maman fait appeler Berza pour le montrer à des amies. On admire le bébé qui était très gros et, d'un tour de main la bonne russe, la "rousskaia niania" le retourne et, relevant ses jupes fait admirer son derrière.

C'est elle qui répondit un jour d'hiver à Maman, qui la rencontrant dans la rue avec Berza lui fait remarquer que l'enfant n'est pas assez chaudement vêtu. "Mais, Madame, "sami skazali" (lui-même a dit) qu'il avait trop chaud. Il avait deux ans.

À la rue de Tilsitt, la chambre à coucher de Maman ouvrait sur un balcon. Le samedi matin elle aimait à faire la grasse matinée et tout ce qui pouvait se placer sur le lit y était. Marc qui était très calin s'arrangeait toujours à avoir la meilleure place tout près de Maman. Pierrot et Volodia jouent par terre. Comme il avait beaucoup plu la nuit, le tapis devant la porte du balcon était fortement mouillé. Volodia voit la tache et, se tournant vers le lit demande : "Maman, est-ce que c'est moi qui ai fait ça ?" voit

Au moment de goûter, Marc qui dessine dans un coin Volodia s'applique un morceau de gâteau hors de proportion avec ses cinq ans. Il lui crie : "Ce gâteau est beaucoup trop gros pour toi" et continue son travail. Au bout d'un moment Volodia s'approche de lui et lui montrant le gâteau dont il avait avalé une bonne partie "Et maintenant, est-il assez petit pour moi ?"

En 1878 ou 1879, le Grand Duc héritier, depuis Alexandre III, fit un voyage à Paris avec sa femme, la princesse Dagmar, sa belle-soeur la princesse de Galles. C'était du temps du Président Grévy. Ils furent invités à dîner à l'Elysée. Les dames arrivèrent en grand décolleté, mais Madame Grévy était en robe montante. Elle remarqua sa gaffe, comme on dit maintenant, mais elle sut se rattraper auprès de ses augustes hôtes et leur dit : "Je vous dois des explications pourquoi je ne suis pas en décolleté comme vous, Mesdames, c'est que j'ai pris un bain cet après-midi et j'ai peur de m'enrhumer".

En l'honneur du Grand Duc le cercle des Artistes Russes de Paris organisa une exposition dans l'atelier de feu mon frère Marc, atelier qui se trouvait dans les dépendances de l'hôtel de la rue de Tilsitt et où le cercle se réunissait une fois par semaine dans la soirée. Toute la colonie russe, avec l'ambassadeur le prince Orloff en tête, se réunit dans l'atelier et Pierrot (qu'on appelle Pierre maintenant) et Volodia furent chargés de présenter des fleurs à la Grande Duchesse et à la Princesse de Galles. Pierrot fut très entreprenant et mena par la main la Grande Duchesse pour lui montrer les tableaux de mon frère. La princesse Dagmar, remarquant que Volodia restait sagement assis dans son coin, lui dit : "Mon petit, pourquoi es-tu si taciturne ? - "C'est qu'on m'a défendu de parler", fut sa réponse. Il est vrai que comme il était assez prime-sautier, sa gouvernante lui avait recommandé de se tenir bien tranquillement à sa place.

On joue au jardin et il était strictement défendu de prendre des cailloux dans la bouche. Or on le faisait quand même quelquefois. Mimi qui a trois ans en avale un et tout effrayé court vers Maman et lui dit : "Maman, il y a une pierre qui est tombée dans mon fond".

A ce même âge, en 1868, Mimi était avec la famille à Kissingen. Il jouait avec ses soldats de plomb dans le jardin du Kurhaus et, tout-à-coup, il les piétine en s'écriant : "Voilà comment on fait aux Prussiens". Grand succès auprès des passants bavarois.

La nourrice de Babita était superstitieuse et je me rappelle que dans la nursery, ayant cassé une théière, elle prit deux allumettes et les brisa, disant "Un malheur n'arrive jamais seul". C'est par trois que les malheurs arrivent et, de cette façon, elle se mettait en règle avec le sort et évitait de plus grandes responsabilités.

Une remarque de Louise Fould, depuis Halphen, à 8 ou 9 ans : "Le Bon Dieu est comme le sucre dans l'eau - on ne le voit pas et il est partout. Sa soeur Mimi (de Courcy) était plus matérialiste : dans un certain jeu on posait la question : que ferais-tu si tu ne te maries pas ? L'une voulait se faire religieuse, l'autre gouvernante etc.. Mimi qui a peut-être cinq ans, dit : "Et moi je deviendrais nourrice !"

Dans la salle d'études on était toujours au moins quatre, on avait inventé de mâcher du papier et de lancer au plafond la boule ainsi obtenue. Cela adhérerait parfaitement et c'était un jeu très attrayant. Bientôt Marc imagina de découper des bonshommes de papier et de les attacher à des fils. Le bout de fil se passait dans la boule de papier mâché. Le plafond se peupla de fantoches qui se balançaient agréablement quand les maîtres ouvraient la porte pour venir donner leurs leçons. Ils ne pensaient pas à regarder en l'air et nous avions la satisfaction d'avoir un jouet secret ostensible, si l'on peut dire ainsi.

Mimi raconte son rêve qui était très intéressant. Je crois qu'il avait été au théâtre. Babita l'écoute avec le plus grand intérêt et demande : "Est-ce que j'y étais ?" - "Non, tu n'y étais pas". Babita qui se fâchait assez facilement s'écrie : "Ah ! je n'étais pas dans ton rêve eh bien tu n'as pas été dans le mien, voilà !"

Dès notre âge le plus tendre, Maman avait pour principe de nous mener au théâtre. C'est ainsi que David et Marc avaient assisté à une représentation de "La vie pour le Tsar" lorsqu'ils avaient 7 et 5 ans. Soussanine est tué par les Polonais à coups de sabre et le rideau tombe. On applaudit et Soussanine vient remercier sur le devant de la scène. David demande : "Mais comment peut-il revenir si on l'a tué tout à l'heure ?" - "Imbécile, lui dit le petit Marc, tu n'as pas vu qu'ils l'ont tué avec des sabres de bois ?"

Maman n'a pas toujours eu du succès en nous menant au théâtre. Nous assistions à une représentation de jour de l'opéra italien. La Patti chantait la Caza Ladra, si j'ai bonne mémoire. Mimi sur le devant de la loge fait avec son bras des gestes de télégraphe aérien. Maman lui dit : "Que fais-tu là, mon petit ?" - "Je dessine un paratonnerre !"

Quelques souvenirs de la génération précédente.

Grand père avait un employé, dont le nom m'échappe, qui travaillait excessivement bien, mais qui avait un caractère abominable. Ayant perdu toute patience après une discussion pénible, Grand père le congédia. L'employé lui dit : "Mais au moins vous ne refuserez pas de me donner un certificat." - "Ceci, avec grand plaisir, car vous savez que je n'ai jamais eu à me plaindre de votre travail". Une recommandation des plus chaudes lui fut délivrée et Grand père se sentit soulagé. Au bout de quelques temps, l'employé demande une entrevue qui lui est accordée. Il dit à mon Grand père : "vous cherchez encore un remplaçant pour ma place; j'ai, je crois, votre affaire; c'est un homme qui a d'excellentes références et, à tout hasard, je les ai apportées avec moi". - "Montrez" Et l'employé lui tend le certificat qu'il avait reçu en ajoutant "Je crois que vous ne trouverez pas mieux" - "C'est bien, répond Grand Père, vous reprendrez votre travail à partir de demain.

Un hiver, l'arrière Grand père voyageait avec Grand Père, Gabriel et Jacques, en troïka. Sur le pont du Dnèpre les chevaux s'emportèrent, la voiture versa et l'arrière Grand père fut projeté dans la rivière. Il fut sauvé grâce à sa "ohinèle", cette sorte de houppelande doublée de fourrure dont on se sert en Russie. Elle s'étendit sur l'eau et imperméable grâce à la fourrure, donna le temps aux riverains de mettre une embarcation à l'eau et de venir à son secours.

Grand père aimait bien jouer aux jeux de hasard, mais son fils Alexandre le surpassait de beaucoup et était reconnu comme un des plus gros joueurs de Pétersbourg. Un soir dans un salon, des dames taquinaient Grand père, lui disant "Comment se fait-il que vous jouiez un jeu si modeste, tandis que votre fils Alexandre risque si fort ?" - "C'est très simple, fut sa réponse; je n'ai pas comme lui un père assez riche pour payer ses dettes".

Grand père allait régulièrement de Kamenetz à Petersbourg pour prendre part aux adjudications des fermes de l'eau de vie. Comme il s'agissait de provinces entières, on avait souvent à faire au ministre des finances personnellement. Le ministre Vrochtchenko aimait la conversation de notre Grand père et ne se restreignait pas uniquement aux questions techniques du fermage. Un jour que l'on parlait de la probité des fonctionnaires, le ministre de l'empereur Nicolas I dit au juif : "Chez nous la "vziatka" (le pot de vin), c'est l'habcas corpus act" des Anglais".

Le cocher de Grand père à Kamenetz - qui était israélite - se plaint un jour que les chevaux ne valent plus rien et demande qu'on achète une nouvelle paire : "Die Pferde sind kein Menschen mehr, die sind die echte Chassorim", s'écrie-t-il. (Traduction libre : n'ont plus figure humaine, ce sont de vrais cochons).

À Kamenetz les deux familles habitaient ensemble. Un incendie se déclare. On se met à sortir ce que l'on peut. La Grand'mère Gunzburg croise la Grand'mère Rosenberg dans le corridor : "Que portes-tu dans ton tablier ? - "Un pain" - "Pourquoi faire ?" - "J'ai totalement perdu la tête, j'avais voulu prendre le bébé".

Quand on voyageait, c'était bien avant les chemins de fer, on se transportait dans plusieurs voitures, les deux familles réunies. On arrive à une station pour prendre le grand repas. Afin d'accélérer les choses, les deux belles-soeurs entreprennent de peler les pommes de terre et pour travailler plus commodément, elles s'installent sur les marches du perron, se font placer un sac de pommes de terre devant elles et un grand chaudron derrière leur dos dans lequel elles jettent les pommes pelées. Tout en travaillant, elles continuent à causer. Voyant que le sac commençait à se dégonfler, elles se retournent pour voir si le chaudron est convenablement plein. Oh horreur! deux gros cochons s'étaient installés autour du bassin et avalaient les pommes de terre au fur et à mesure qu'elles y tombaient.

L'oncle Alexandre à 7 ou 8 ans n'aimait pas les leçons de Talmoud que lui donnait à domicile un Melamed à longue barbe. Cette occupation l'assommait, surtout que le savant ne se retenait pas de dormir pendant qu'il répétait sa partie par coeur. Un beau jour, il trouva moyen de se venger de celui qu'il considérait comme son tortionnaire. Profitant du sommeil de celui-ci qui, appuyant son menton sur la table y avait étalé sa barbe en éventail, il prit de la cire à cacheter et cacheta la barbe sur la table. A cette époque, on donnait le fouet pour corriger les enfants.

Quand il fut grand (et il était grand de taille) il n'eut jamais froid aux yeux. Il faisait un voyage du temps de la poste aux chevaux, donc en "troïka". Lorsqu'on arrivait au bureau de poste, on présentait au maître de poste son permis de voyager et l'on vous attelait une nouvelle "troïka". Mais le tenancier ne disposait pas toujours d'assez de chevaux pour satisfaire toutes les demandes, d'autant plus que les courriers du gouvernement avaient le privilège d'être servis sans attendre et souvent on attendait des heures son tour avant d'être servi. Pour nous faire patienter, on nous apportait un samovar. Qui connaît la Russie d'autrefois saura que si un militaire ou un tchinovnik arrivait après un simple mortel, on ne se gênait pas pour le servir en première ligne; celui qui donnait un bon pourboire n'attendait pas son tour non plus. De là des conflits perpétuels entre les voyageurs et le maître de poste.

Or, mon oncle était arrivé à une station et pendant qu'on cherchait la "troïka" dans le champ, il s'était fait servir du thé. Deux jeunes officiers arrivent après lui et demandent des chevaux. Le maître de poste s'exuse disant qu'il n'a plus qu'une "troïka" qu'on attelle à la voiture de ce monsieur. "Qu'à cela ne tienne, ce monsieur attendra et qu'on mette les chevaux à notre "tarantasse". L'oncle, impassible continue à siroter son thé. Cette tranquillité surprend et inquiète quelque peu les jeunes gens. Ils se tournent vers lui et demandent : "Vous avez entendu que nous allons prendre vos chevaux. Qu'allez-vous faire ?" - "Moi, je vous casserai la gueule", répondit-il, sans élever la voix. Comme l'oncle était un homme magnifique et les officiers petits les rôles changèrent et ils devinrent tout cois tandis que l'on annonçait la "troïka" à notre oncle.

X L'oncle Alexandre était beaucoup en Crimée où il gérait les propriétés de son père. Ses occupations le menaient souvent à Odessa. Il avait un faible pour les jolies femmes qui ne l'éconduisaient que fort rarement. Il advint qu'un soir il arrive au théâtre et remarque, dans une loge, une ravissante personne et, immédiatement, il lui vient l'idée de souper avec elle. Il s'informe qui est la dame et on lui dit que c'est la femme du maître de police du théâtre. "Très bien", dit-il, "qu'on me présente au maître de police". L'entretien fut des plus amicaux et, moyennant un cadeau de 400 roubles (c'était beaucoup d'argent

à cette époque), le mari introduisit notre oncle à la femme et l'engagea à accepter de souper en tête à tête avec lui.

L'oncle Alexandre prend le train du soir à Paris pour rentrer à Pétersbourg. C'était du temps où les sleepings n'existaient pas encore et il était très intéressant de rester seul ou au moins à deux dans son compartiment. Il donne les pourboires nécessaires et s'installe confortablement, prévoyant une nuit sans gêne. Au dernier moment (à cette époque on donnait trois coups de sonnette) la portière s'ouvre vivement, un jeune couple saute dans le coupé. Notre oncle se sent très ennuyé et ouvre son journal, mais le hasard lui vient en aide. Ces jeunes gens parlaient russe; ils étaient en voyage de noce et se faisaient réciproquement des reproches amers sur leur conduite. Un trait de lumière traversa l'esprit de l'oncle et, quelques minutes avant l'arrêt de Creil, abaissant son "Temps", il dit en russe : "Croyez-vous donc être les seuls gens qui sachent parler le russe dans ce bas monde ?" Le couple tout confus ramasse ses colis et abandonne le wagon dès l'arrivée en gare et l'oncle se trouva de nouveau seul.

Comme anecdotes historiques, je citerai les suivantes :

Pendant la guerre de 70 nous habitions le Beau-Rivage à Ouchy. Quand Thiers fit ses fameux voyages chez les souverains d'Europe pour les engager à s'entremettre entre les belligérants, il passa par la Suisse et s'arrêta au Beau-Rivage. C'est là que nous le vîmes accompagné de sa femme et de Mme Dosne. Ils admirèrent beaucoup la nourrice de Berza ou peut-être plutôt son costume russe.

A un certain moment Vorontzov-Dachkov, ce devait être vers 78-8 se crut ruiné et, comme c'était un gentleman parfait, il se mit à vendre son argenterie pour refaire de l'argent comptant. Les richards israélites se mirent immédiatement à sa disposition pour acheter les belles pièces. C'est ainsi qu'Abraham Moissévitch Warschawsky devint acquéreur d'un splendide surtout de table représentant l'histoire de Saint Georges, du travail de Jazikoff, le fameux orfèvre, et Papa prit un service à thé complet en vermeil provenant de chez Hunt & Roskell à Londres et qui était dans la famille Vorontzov depuis le XVIII siècle. A mon mariage, je reçus une partie de ce service, mais comme il portait les armes du comte ciselées dans l'ornement rococo des pièces, ni Mama ni moi ne tenions à le garder. Heureusement que les affaires du ministère de la cour se sont vite rétablies et je pus lui revendre vers 1900 son thé au prix qu'il avait reçu dans le temps. Avec la somme réalisée plus un cadeau de Grand'mère Warburg, nous nous mîmes à chercher à Paris un thé Louis XIV, qui était le style de notre argenterie.

Ceci me remet en mémoire une question de probité inhérente à l'orfèvrerie.

A cette époque, le premier orfèvre de Pétersbourg Fabergé, m'avait offert des seaux et une aiguière Louis XIV d'une rare beauté. Comme mes moyens ne me permettaient pas cette acquisition, je les refusai mais il ne fut pas en peine, me disant qu'il avait un acheteur permanent pour ce genre d'objets; c'était Polovtsov, le curateur du Musée Stieglitz. Je lui exprimai ma surprise de voir de l'argenterie Louis XIV sur le marché et il me rassura en me disant que cela provenait de propriétés polonaises où l'on trouvait encore des trésors de famille. A Paris, Aucoc, Boin-Taburet, Odier, m'assurèrent qu'il connaissaient ces pièces et qu'elles étaient fausses. Chez Fallize, on alla plus loin encore et on me dit : "Je crois bien que nous connaissons ces objets, c'est un de nos ouvriers qui les a faits!" Mais ils portaient un poinçon du temps - "L'ouvrier n'a pas à examiner l'identité d'une

pièce et il copie un poinçon comme il copie une ciselure".

Ceci me rappelle ce qui est arrivé à Gabriel à Schanghai. Il avait une paire de boutons de manchettes en or et, voulant en donner la réplique au général Wogak son ami, il fait venir un chinois, lui donne ses boutons et lui en commande la copie en vermeil. Le chinois apporte son travail qui était parfait, mais Gabriel ne pu retrouver l'original, étant donné que non seulement il avait copié la gravure, mais le poinçon de Paris également.

Notre ancêtre Rabbi Jehoude Loeb habitait Prague vers le milieu du XVIème siècle. On voit encore son tombeau en grès rouge au cimetière israélite de la ville. C'était un savant éminent et l'on sait qu'il était en correspondance avec Ticho de Brahe, le célèbre astronome. La légende veut que le savoir de Rabbi Jehoude était tel que nul n'avait approché d'aussi près l'omniscience de Dieu! Il était arrivé à façonner un homme, le "gaoulem". Cet être respirait, était maître de ses mouvements. Il lui manquait l'âme et l'intelligence qui ne peuvent provenir que de la divinité. Ce "gaoulem" servait le rabbin mais il apportait une cruche ou un ustensile quelconque, il le déposait sur la table sans modérer son mouvement et si on ne lui prenait pas l'objet des mains il était inévitablement brisé.

La mort de Jehoude Loeb a été l'objet d'une autre légende. Il avait atteint un très grand âge et, ayant perdu sa femme, c'est sa fille qui le soignait. Le savant rassasié d'ans, qui était constamment absorbé par la science, avait concentré sur cette enfant tout l'intérêt que les choses de ce monde pouvaient encore lui suggérer. Or, l'ange de la mort convoitait l'âme précieuse du vieillard, mais il n'arrivait pas à le détourner de ses livres saints et tant que le savant étudiait la science de Dieu, il n'avait aucune emprise sur lui. Il inventa toutes espèces de prétextes pour détourner son attention, mais en vain, il était impossible de détourner le talmudiste de son volume. Alors le démon inventa le subterfuge suivant : il se transforma en rose. La fille de Rabbi Jehoude Loeb, en se promenant dans le jardin remarqua le fleur qui était spécialement jolie. Elle la cueillit pour la porter à son père. Ouvrant la porte de sa chambre elle s'écria : "Vois, père, la belle rose que je viens t'offrir, elle est toute fraîche". Entendant la voix de sa fille le vieillard arrêta sa lecture et se tourna souriant vers elle. Mais l'ange de la mort saisit ce moment pour se rendre maître de l'âme de l'ancêtre et ce dernier expira dans les bras de sa fille.

L'idée de l'ange de la mort existait encore dans certains cercles israélites du temps de mon enfance et je me rappelle comment ma grand-mère attachait une serviette au lit mortuaire de ma mère et plaça une cuvette remplie d'eau par terre. C'était, expliquait-elle, pour l'ange de la mort, afin de ne le pas irriter s'il arrivait pendant la nuit et put croire que l'on n'avait pas pensé à lui.

Ma plume va à la dérive et les souvenirs se pressent sans aucun ordre. Voici quelques histoires qui donnent un petit tableau de la manière dont vivait la jeunesse il y a trois quarts de siècle :

Les fils Kanchine faisaient des dettes et c'est Camélie Romanow l'une des amies de Maman qui intercédait pour ses beaux-frères auprès de leurs parents. Mais quelquefois leurs coups étaient difficiles à parer. Elle racontait qu'un beau jour, étant à sa fenêtre (si je ne me trompe, c'était au Kouznetchnyiperéoulouk) elle voit la porte cochère s'ouvrir à deux battants et des camions chargés de cercueils occuper la cour. Emoi dans la valetaille, émoi dans la famille. Il se trouva qu'Anatole et Evgraf avaient fait le classique arbitrage pour se procurer de l'argent frais : on achetait de la marchandise à terme pour la

vendre comptant à vil prix. Cette fois-ci la marchandise avait pris la forme de cercueils.

Je me souviens du reste que vers 1888, pendant que Gabriel était en Chine, j'eus à liquider pour compte de Papa une consignation de lim à ongles qui se montait à 10000 ou 20000 francs. La facture se renouvelait tous les six mois à des intérêts formidables pour de la marchandise qui avait été vendue pour 2 ou 3 mille francs, il y avait pas mal d'années.

La troupe Kanchine, dont faisaient partie des officiers de la garde comme Maximowitch, Masloff, Kiriakoff, Boulgakoff, organisèrent un souper chez Dussaut. Ils avaient un vieux général avec eux qui ne put pas "tenir le coup" contre la jeunesse et, au moment de se séparer, on remarqua qu'il dormait à poings fermés. On trouva amusant de commander une demi-douzaine de bouteilles d'huile de Provence. On déposa le vieux monsieur sur le billard, on le "marina" et chacun rentra chez soi.

Ceci me rappelle le souper de promotion que mes camarades et moi fîmes à Krasnoie Selo en 1885. On prit un salon et l'on se mit à boire. L'un de nous trouva bon de vider une bouteille de vin dans le piano. À 4 ou 5 heures du matin, il ne resta de vivant que Zinovieff des Chevaliers Gardes et moi, des Uhlans de Volynie. Nous fîmes venir une charrette (une télégä) et nous déposâmes dessus nos 4 ou 5 camarades. Puis nous fîmes le tour du camp pour livrer à leur brosseur respectif les corps de nos camarades qui n'apprirent que tard dans la journée comment s'était terminée la fête.

Mais revenons à Evgraf Kanchine. Il se rencontra avec l'oncle Ury au cirque où faisait fureur le fameux clown Douroff, qui s'était spécialisé dans l'élevage des animaux, surtout des cochons. Il avait fait des exercices avec son cochon favori et les deux amis enthousiasmés décidèrent de souper ce soir même de ce cochon. On entra en pourparlers avec Douroff et on lui acheta son élève pour une somme, comme vous pouvez l'imaginer, des plus respectables et on le mangea, comme convenu.

Douroff était célèbre pour ses jeux de mots. Une fois, du temps du préfet de police Gresser, qui était connu pour sa sévérité, il produisit deux cochons et dit en allemand, montrant ses bêtes : "Dieser ist klein, dieser aber est gresser" prononçant le mot avec l'accent russe. Le lendemain il eut à quitter la capitale, comme punition, pour avoir offensé le "gradonatchialnik".

Un frère de grand'mère Gunzburg, Alexandre Dinin, (le père d'Alfred, l'inventeur des accus), vivait à Kichineff en qualité de gérant des propriétés de Bessarabie. Sa femme Mathilde, née Rappoport, était une belle et raisonnable dame, très amie de Maman. Remarquant que son mari, qui était un fat incorrigible, s'absentait très souvent et racotait ses exploits aux redoutes qui se donnaient au club de l'endroit, un jour elle eut l'idée de le surveiller et, quand il fut parti pour son bal masqué, elle sortit de son côté, se procura un domino et un loup et alla au cercle. Elle retrouva facilement son mari et se mit à l'intriguer en altérant légèrement sa voix. Elle lui dit de telles choses intimes qu'il s'intéressa beaucoup à sa nouvelle conquête et insista pour lui offrir à dîner en cabinet particulier. On soupa, on but du champagne et à la fin elle céda aux instances de son amoureux et enleva son masque - tableau !

Cette histoire de souper m'en rappelle une autre dans laquelle j'ai joué un certain rôle, mais pas des plus brillants.

On était en bande au bal de l'Opéra. C'était en 1888. Un dominé s'approche de notre groupe et nous intrigue tout en nous donnant à chacun des détails piquants et, sinon vrais, du moins vraisemblables. La

soirée, ou plutôt la nuit et les camarades disparaissaient, les uns après les autres, mais le masque était charmant; il me parut évident que c'était moi qui tenait la corde et c'est moi qui eus l'avantage de lui offrir à souper au Café de la Paix. A la fin du repas qui fut très gai, j'obtins la faveur qu'elle retirât son loup. La personne n'était pas vieille, mais hélas, d'une laideur frappante. Je fus assez décontenancé, mais mon devoir de gentilhomme ne me mena pas plus loin que la loge de son concierge.

Encore une scène de bal à l'Opéra - cette fois-ci, j'y cueillis une touffe de lauriers. On y donnait une fête de bienfaisance. A la sortie, Mlle Sylviac du Vaudeville ou du Gymnase, je ne sais plus, accepta une coupe de champagne que nous voulions lui offrir au Café de la Paix. Sortis sur le perron, nous trouvâmes qu'il avait fortement neigé. Prendre un fiacre pour aller jusqu'au Café était un peu ridicule, mais l'artiste était en petits souliers et ne voulait pas se mouiller les pieds. Tandis que l'on se concertait pour résoudre ce pénible problème, j'offris à Mlle Sylviac de la porter et, la prenant sur mon bras, je fis une marche triomphale à travers la place, suivi de notre bande. Elle fut touchée et admira la vigueur de mon bras. C'était tout ce que je demandais et, longtemps après, elle me faisait un aimable sourire quand nous nous rencontrions.

o
o o

Une anecdote qui n'a de sens que quand elle est racontée de vive voix.

Maman et la tante Ida attendaient en même temps des bébés. Au moment des couches, Grand'mère était à Ems. La tante Ida mit au monde ma cousine Thérèse - plus tard Mme Vittorio Mendel - et c'est moi qui parus deux jours après. Comme à cette époque on n'abusait pas du télégraphe, on attendit les deux accouchements pour en faire part à Ems et Mapou, le fidèle secrétaire de Grand père, télégraphia : "Ida accoucha 22 fille Anna 24 garçon". On l'a toujours taquiné pour cette rédaction.

Avant de passer aux faits, il est peut-être nécessaire de donner une description très succincte de Kieff. Le quartier inférieur qui s'appelle le Podol et qui est situé sur les berges du Dniepre était ouvert aux Israélites, tandis que la ville haute et, spécialement la "Kreschtchiatik", où se trouvaient les palais impériaux, la banque de l'Etat, la poste centrale, les palais du gouverneur général et du gouverneur, étaient considérés comme une capitale et, seuls, les Israélites qui avaient le droit de séjour en Grande Russie y étaient autorisés. Les Israélites qui payaient la première guilde y avaient leur habitation; c'étaient, presque exclusivement, des fabricants de sucre et des raffineurs. Pour monter du Podol à la ville haute, il y avait deux rues parallèles, l'une du nom d'Alexandrowskaia, sur laquelle se trouvait le palais, et l'Institutskaia qui bordait la banque de l'Etat et, plus haut, le palais du gouverneur général; les deux rues étaient réunies par la Sadowaia sur laquelle donnait, au coin de l'Alexandrowskaia, la maison des Halpérins et, au coin de l'Institutskaia, la maison de Volodia.

C'était en 1905. Grand'mère Rosenberg venait de mourir à Kieff et beaucoup de membres de la famille s'y étaient réunis. J'étais venu de Petersbourg et David, avec notre cousin Jean étaient venus de la fabrique de sucre de Mohilna, que je devais visiter après l'enterrement.

La ville était très agitée, car il y avait des grèves plus ou moins générales et le gouvernement y avait concentré une trentaine de mille hommes de troupes y compris la garnison. Kieff était une forteresse et le chef-lieu du gouvernement militaire des provinces du Sud-Ouest. La gare, à notre arrivée, était gardée militairement et des patrouilles circulaient dans la ville. Le général Kléguel, que nous connaissions du temps qu'il avait été commandeur de l'Escadron Modèle où Jacques avait fait son service, et plus tard lorsqu'il fut Gradonatchalnik de la capitale, était gouverneur général de la province avec pleins pouvoirs spéciaux, le mouvement révolutionnaire n'étant pas encore complètement apaisé. Il avait été relevé de ses fonctions deux jours avant l'enterrement de grand'mère, n'étant pas d'accord avec Petersbourg au sujet de sa politique.

L'oncle Jacques qui était venu de Berlin, avait reçu de la Vossische Zeitung, si j'ai bonne mémoire, la commission de la tenir au courant du mouvement révolutionnaire.

Donc, nous menâmes le cercueil en grande pompe au cimetière israélite et une longue file de voitures ouvertes, appartenant aux riches juifs de la ville, suivait. En rentrant dans les faubourgs, j'aperçus des gens sur le seuil de leur porte qui nous menaçaient du poing et j'appliquais ces gestes plutôt aux beaux chevaux et victorias de la bourgeoisie qu'à leurs occupants sémites.

Après notre rentrée à la maison, Jacques me prit avec lui en izvochtchik pour porter au télégraphe une longue dépêche pour Berlin. A une bonne distance du bureau de poste, la chaussée était occupée par un fort groupe de malandrins excités et plus ou moins ivres, qui nous assaillirent de pierres. Jacques eut une oreille coupée et moi une blessure sur la joue. Le cocher ne considéra pas prudent de traverser au grand trot cette troupe et nous pûmes entrer dans la maison d'un marchand de tabac Karaïm, dont à mon regret, je ne me souviens plus du nom. Ce Karaïm fit fermer la porte et nous pansa aussi bien que possible.

Il nous donna du thé et, dans la soirée, la route étant devenue libre, nous pûmes regagner le Kréchtchiatik.

Le lendemain matin, des bruits sinistres nous parvinrent; on pillait le Podol. Au bout d'un certain temps, on crut savoir que le pogrome pouvait monter jusqu'à la ville haute, ce qui ne s'était jamais produit du temps des pogromes antérieurs, mais on était d'avis que les Juifs riches étaient plus coupables envers le peuple qu'ils exploitaient probablement plus que les petits tailleurs et commerçants de la ville basse et qu'ils ne méritaient pas une protection spéciale de la police.

Donc, vers 10 ou 11 heures, Volodia chez qui j'habitais, partit pour rejoindre une députation qui allait trouver le gouverneur pour le prier de faire cesser le pogrome. En sortant, mon frère me montra son revolver qui était dans sa table à écrire : "en cas de besoin", me dit-il.

Assez vite on put voir des femmes et des paysans et même des soldats portant des marchandises dans leur tablier ou sous le bras. N'oubliez pas que la ville était en état de siège et que des patrouilles la sillonnaient en tous sens, mais on racontait déjà que quand les boutiquiers juifs faisaient mine de défendre leurs rues, donc de molester le peuple paisible, la troupe tirait dessus et il y eut certainement une centaine de victimes.

Kleguels, auquel on s'adressa, refusa d'intervenir, alléguant qu'il n'avait plus les pouvoirs nécessaires et c'est pourquoi on alla chez le gouverneur. Il promit de voir, mais rien ne fut fait ou ne pouvait plus être fait pour arrêter le pillage sans recourir au feu de salve.

Pour comprendre la suite des événements, il faut se rappeler que les maisons des Brodsky, des Zaitzeff, de Volodia étaient situées dans la même rue que le palais du gouverneur général et de la banque d'Etat qui étaient protégés par des cordons de troupe et que, par conséquent, il était difficile de laisser piller les maisons voisines sans intervenir.

Je pus voir comment le cocher de Volodia quitta la cour avec ses chevaux et comment les domestiques filaient les uns après les autres, sans doute pour ne pas être obligés de prendre part à la bagarre possible. Seule resta une sous-femme de chambre, Génia, une Polonaise d'à peine 20 ans et la femme de chambre de Clara, une Anglaise du nom de Green.

Il y eut du mouvement dans la rue et la Polonaise vint nous prévenir que les pillards s'approchaient de la maison. Clara avec sa femme de chambre, l'oncle Jacques et Jean montèrent au deuxième étage et s'enfermèrent dans une chambre, je crois, de domestique. La Green s'arma d'un balais et déclara qu'elle se défendrait à outrance. Les gens étaient déjà sur le perron et la fille m'engageait à me retirer en lieu sûr. A ce moment décisif, je me souvins, l'affaire d'une seconde, que je devais un exemple à mon fils et sortis à la rencontre des assaillants. Je leur criai : "Vous n'avez donc pas peur du Christ? - je croyais en évoquant ce nom faire impression sur des chrétiens. Mais comme ils avançaient en brandissant des gourdins, je saisis, idée bien futile, un coussin de fenêtre pour donner l'impression que, moi aussi, j'étais armé et me jetais à leur rencontre les repoussant hors de la maison. Fait à signaler : j'étais persuadé que je les poussais, tandis que Génia qui était à nos côtés, comme je l'ai déjà dit, déposa plus tard devant le procureur que les pillards me tiraient dehors. C'est une preuve de plus que les témoignages proviennent de réflexes tout personnels et n'ont pas une valeur indiscutable.

A ce moment, Grégory Alexandrowitch Brodsky, qui habitait chez ses parents, vis à vis de la maison de Volodia dans la Sadowaia, arriva à notre aide. Il était bon chasseur et était armé d'un fusil et fit feu sur les assaillants; à deux nous parcourûmes le rez de chaussée de la maison et quand nous constatâmes qu'il n'y avait plus personne, Gricha rentra chez lui. Mais il ne se passa pas longtemps que la maison fut de nouveau attaquée. La lutte recommença. Je me souviens très bien comment un homme saisit une lourde chaise de bois et me porta avec des coups sur la tête. Un de ces coups fut tellement fort qu'il m'enfonça pour ainsi dire la tête dans le corps, qu'une de mes dents de devant fut fendue et que le bouton de mon col sauta. Je fus inondé de sang, je m'affaissais sur moi-même et perdis connaissance. Je dois dire qu'à ce moment je sentis un apaisement et un bien-être suprême.

Quand je revins à moi, je me trouvais sur le seuil de la porte cochère. Rouvrant les yeux, je vis que le brigadier des sergents de ville du quartier (okolodny) enlevait à Gricha son fusil. Cela se passait devant la porte de sa maison. Une seconde et des hooligans l'attaquèrent et l'assommèrent, comme moi j'avais été assommé. Je me levai et allai lui porter secours. Curieux effet d'un sentiment de bonne tenue : instinctivement, je repliai autour de mon cou mon col couvert de sang et c'est en le maintenant de la main (il n'y avait plus de bouton), que je traversai la rue. Sur le seuil de la maison des Brodsky, j'entamai un nouveau corps à corps auprès de Gricha qui gisait par terre. On dit qu'à ce moment son frère cadet ouvrit la porte de la maison et tira quelques coups de revolver, mais sans atteindre personne.

En même temps, j'aperçu, venant de l'Institutskaia et menés par des officiers, une dizaine de soldats à bande noire (c'était, m'a-t-il été dit plus tard, le régiment de cherson) l'arme à la main. Les hooligans détalèrent, mais j'aperçu que l'officier me visait. Je lui criai "Pourquoi tirez-vous sur moi, voilà sur qui il faut tirer" et, instinctivement, je me garai derrière un poteau de télégraphe. L'officier fit feu et je sentis une brûlure aigue mais instantanée au mollet. Je me dis: "l'animal m'a cassé la jambe". Je ne tombais pas et, comme la rue était devenue libre, je vis réapparaître l'okolodnik qui s'occupait, avec les gens des Brodsky, de ramener Gricha dans sa maison. Je rentrai chez moi exténué et continuant à saigner. Je fus reçu par la fidèle Gén qui m'installa sur une des chaises de bois du vestibule. En face de moi par terre, appuyé contre le mur, râlait un des pillards que Brodsky avait touché mortellement. C'est un grand jeune homme avec une barbe blonde et j'eus pitié de lui, faisant la réflexion que lui n'était certainement responsable de cette échauffourée.

Je montai au premier et me fis donner un bain. En me déshabillant je remarquai que ma montre avec sa chaîne avait disparu. Dans l'entre-temps, on avait appelé par le téléphone le docteur Bychowsky qui, grâce à sa casquette de service put traverser les cordons de troupes et me pansa. Je me mis au lit. Clara redescendit avec son monde et nous crûme que le calme était revenu.

Volodia rentra. Il avait vu de loin la bagarre dans notre rue mais il avait été retenu par la chaîne militaire et quand il s'adressa à l'officier de service pour le laisser passer alléguant qu'il voulait aller au secours de son frère qui avait été blessé, l'officier lui répondit: "vous ne passerez pas; votre frère a tué un homme, il n'a que ce qu'il mérite".

Je n'ai plus la souvenance des heures, mais la succession des faits s'est bien gravée dans ma mémoire et il devait être autour de midi quand on vint nous prévenir qu'il fallait déguerpir, la foule accompagnée de police, portant des icones et des bannières saintes et chantant

des cantiques étant en train de monter du Podol vers le Krechtchiatik. Elle montait par l'Alexandrowskaia, car sur l'Institutskaia il y avait un barrage de troupes qui défendait du bas et du haut l'accès de la banque de l'Etat. C'est à cette mesure d'ordre que les maisons de Lazar Brodsky et d'un des Zaitzeff durent d'être épargnées. Outre ces deux maisons, il n'y en eut pas une, appartenant à des Israélites qui ne fût saccagée. Plus tard, de chez le consul, nous allâmes visiter la maison de Volodia. Pas un meuble ne semblait intact et des débris de toute sorte couvraient le plancher. Je ne me rappelle plus si c'est à 100 ou à 200.000 roubles que Volodia estima les dégâts. Dans la chambre où j'avais habité, je retrouvai mon gladstone bag fendu d'un bout à l'autre. On en avait enlevé mes quelques vêtements et la jacquette de loutre de Maman, qui avait été décousue à Petersbourg et que je devais, après ma visite à Mohilna porter à Leipzig pour la faire réparer.

On ne pouvait plus penser à sortir dans la rue. Heureusement, le jardin de Volodia était séparé par une palissade de celui du consul d'Angleterre et c'est entre deux planches, que le consul avait fait déclouer que nous pûmes tous nous rendre à son invitation de nous réfugier chez lui. Il avait hissé le drapeau anglais sur sa maison qui donnait sur l'Alexandrowskaia et personne n'y pénétra. Du reste, aucune maison de chrétiens ne fut touchée. On m'installa sur une chaise longue, (ma jambe demandant le calme absolu) et de là, je pus voir le haut des bannières surmontées de la croix portées par la foule, et entendre les cantiques.

Le consul demanda un piquet d'infanterie pour garder sa maison, ce qui lui fut accordé, et nous pûmes, Jacques et moi, un ou deux jours plus tard, nous faire photographier dans le jardin, avec ces hommes qui eux, n'avaient aucune haine contre nos corréligionnaires. Je ne me rappelle plus combien de jours dura notre séjour chez Mr Smit. Je ne sais plus non plus comment la famille se disloqua. Je sais seulement que je restais seul chez lui. Quand le chirurgien le permit, j'abandonnai ma visite à Mohilna et me mis en route pour le Semmering, où Maman et les enfants avaient passé l'hiver et où Lilia était née. Pour me reconduire à la gare, le consul demanda une escorte de dragons et c'est avec 4 cavaliers autour de notre voiture que nous arrivâmes à la gare, ce qui produisit sensation, malgré que la gare fut encore sous le régime de guerre.

Pendant le séjour chez Smit, il se passa deux épisodes intéressants : Un jour, notre quartier était sous la protection des dragons. Le consul invita à table le sous-lieutenant de service qui se trouvait être le fils d'un tailleur assez en vue de Pétersbourg, du nom de Pole. On parla du pogrome et il raconta ce qui suit : "Notre demi-escadron était placé en bataille sur la place de la Douma quand un malandrin accourut vers nous et cria que les Juifs attaquaient la Kievo-Petcherskaia Lavra avec de l'artillerie. Nous fumes bien obligés d'y aller au trot, mais nous n'y trouvâmes rien d'anormal. C'est dans cet état de nervosité que nous nous trouvions " Et voilà la troupe qui se dérange sur les indications que cet officier disait candidement provenir d'un hooligan.

Je cite le second fait uniquement par orgueil et l'on ne m'en voudra pas : le procureur vint faire une enquête et prendre nos témoignages. Entre autres, il demanda : "quel est l'homme téméraire (otvajn) qui, tout ensanglanté, traversa la rue pour porter secours au jeune Brodsky ?

Je ne peux pas quitter la description du pogrome sans parler de Gricha Brodsky. Il faisait à cette époque son service militaire et fut arrêté sous l'inculpation de meurtre. Il resta quinze jours en prison préventive, mais le tribunal de je ne sais plus quelle instance l'acquitta, l'ayant trouvé en état de légitime défense (la loi russe reconnaît

Le droit de défendre la propriété et les personnes de parents proches. Mais l'Union du Peuple Russe n'était pas de cet avis et, à force d'instances à Pétersbourg, parvint à persuader l'Empereur de casser ce premier jugement et Brodsky fut de nouveau, par ordre suprême, inculpé d'avoir tué un chrétien, par haine religieuse, à une époque de calme absolu. Le volontaire fut mis au secret et, au bout de deux mois, sin plus, il parut devant la cour d'assise de Kieff. La famille Brodsky me fit venir à Kieff, comme principal témoin. Le procureur adjoint qui était tout jeune, répondant à l'avocat qui lui faisait un reproche de ne m'avoir pas convoqué, expliqua qu'il n'avait pas pu trouver mon adresse. Brodsky fut acquitté de nouveau. Après la fin de son service, il émigra en Angleterre, où il rendit des services comme inventeur au cours de la grande guerre. Il se convertit, à ce que l'on m'a dit.

L'officier qui avait tiré sur moi était également cité comme témoin. À une suspension d'audience, il s'approcha de moi et s'excusa de m'avoir blessé, mais disait-il, je ne pouvais faire autrement, voyant des Israélites armés et tirant. Il faut croire qu'il entendit les coups de revolver du frère de Gricha, puisque Gricha gisait à terre sans connaissance, et que moi je n'étais pas armé.

Ma montre a dû être volée pendant que l'on m'assommait, en tout cas, je n'ai remarqué sa disparition que lorsque je me suis déshabillé pour prendre mon bain. C'était une montre en argent que jo m'étais achetée à Londres en 1886 ou 1887. Elle pendait à une chaîne d'or qui provenait de mon père. Quand je suis arrivé à Vienne après le pogrome, la tante Babita la remplaça par une belle montre en or de Vacheron et une fine chaîne d'or et platine que je porte encore. Je dois ajouter que quand j'ai rencontré Volodia, il m'a offert des boutons de manchettes en or, en remplacement de ceux qui avaient disparu à Kieff.

Les perles de Clara ont été retrouvées assez vite. Le bijoutier Marchak les a offertes à Volodia pour un prix de 5000 roubles. Elles avaient changé de mains depuis le jour du pillage. Celles de Macha Porgès, née Brodsky, qu'on croyait également avoir été volées sont tombées derrière lacommode de sa chambre pendant le sac de la maison de son père. Elles ont été retrouvées quand on remit de l'ordre dans la maison.

La description du pogrome de Kieff de 1906 fait surgir l'éternelle question du pogrome en général.

Le pillage des Juifs a toujours existé et je ne crois pas que les faits et gestes des Croisés qui se firent la main sur le Rhin avant d'aller en Palestine aient formé un précédent. Mais la coïncidence du pillage et de la soi-disant indignation des Chrétiens est caractéristique et ne demande pas de commentaire.

En Russie, de tout temps, on a pillé les Juifs. Au début, il ne s'agissait souvent que de simples pillages sans que l'autorité se crût obligée de les expliquer par la susceptibilité des nations soulevée par l'amoralité ou le libéralisme des Israélites.

Notre professeur Rohmann qui était Odessite, nous raconta comment dans sa ville natale, les bas-fonds de la population se ruèrent sur les magasins et les maisons des Juifs, emportèrent ce qu'ils purent, éventrèrent les édicules, jetèrent par les fenêtres les meubles et, finalement, furent dispersés par les jets d'eau des pompiers. Ceci devait se passer vers 1860. Il n'était pas question, alors, de mort d'hommes ou même de pillage des maisons riches; celles-ci étaient toujours protégées en cas de besoin par la police.

Le tableau changea lorsque les Israélites furent admis dans les collèges du gouvernement, aux universités et écoles supérieures. Avec le développement des idées libérales et, partant, subversives, comme

l'esprit vif et la réaction facile des jeunes Israélites les portaient souvent à prendre part aux complots et mouvements révolutionnaires, nos gouvernants qui oubliaient les soulèvements de Stenka Razine, de Pougatcheff et autres excès perpétrés sans aucune intervention sémitique, se firent à l'idée que la propagande révolutionnaire émanait des Juifs. D'autre part, la passivité et l'ignorance des populations rurales donnait l'idée que le paysan et, par suite, l'orthodoxe, non seulement acceptait le régime tsariste, mais souffrait dans son âme et conscience de toute atteinte à l'ordre établi. Quand les empereurs Alexandre III ou Nicolas II arrivaient dans un village et voyaient toute la population agenouillée, silencieuse et faisant le signe de la croix, ils se persuadaient que le peuple autochtone ne demandait rien d'autre que la continuation du régime, et de là à expliquer au souverain que ce peuple se soulèverait contre toute atteinte à l'état des choses existantes, il n'y avait qu'un pas. Ces considérations sont entrées pour beaucoup dans la fondation de l'"Union du peuple russe". Les fondateurs de cette union se rendaient parfaitement compte que ce peuple était encore à l'état de barbarie - impulsif, pillard et ivrogne, (je ne parle pas des starovors qui menaient une vie soi-disant d'ascètes), mais ils le croyaient fermement attaché à la personne de l'empereur. Donc, où l'on proclamerait que l'autocratie et, par suite, l'orthodoxie, sont en danger, quelques coups de wotka aidant, ce peuple, ces "bandes noires" suivant le terme admis, ignorant et à demi sauvage, se jetterait sans hésiter sur l'ennemi intérieur et serait prêt à l'exterminer en dehors de toute considération légale, autrement dit, l'application du "lynch" en grand.

Voilà le dernier stimulant du pogrome ou, du moins, son explication dans les "sphères". Ce qui est caractéristique, c'est que depuis que la politique a commencé à s'en mêler, le pogrome a pris une forme concrète et uniforme. Après un mouvement révolutionnaire, se produit comme suivant un programme fixe, une série de pogromes. C'est ainsi qu'après l'assassinat d'Alexandre II, toute la zone de séjour des Israélites a été touchée par les pogromes. Le pogrome durait invariablement trois jours et le quatrième, souvent à la suite de démarches auprès de ministres ou des gouverneurs-généraux, un bataillon d'infanterie ou un escadron de Cosaques rétablissait l'ordre et la vie reprenait comme si rien ne s'était passé. Comme je l'ai dit plus haut, seuls les petits marchands et artisans étaient molestés et il n'y avait jamais de perte de vie.

Lorsque les menées révolutionnaires eurent pris une forme plus concrète, les gouverneurs et préfets de police, dans pas mal de cas, se croyaient autorisés de menacer d'un pogrome la population d'une ville donnée. On faisait venir les notables israélites au palais du gouvernement, parfois ils demandaient d'eux-mêmes audience lorsque des bruits précurseurs et sinistres se répandaient dans le "ghetto" et là, le représentant de l'autorité disait succinctement : "Nous ne pouvons pas empêcher la colère de la population d'éclater si vos fils ne s'arrêtent pas sur la pente révolutionnaire. Le général Rennenkampf, qui plus tard fit si piteuse mine pendant la guerre, recevant les notables de Kovna, je crois, qui étaient venus demander qu'on fit cesser le pillage, répondit, se battant nerveusement la botte d'une cravache qu'il tenait à la main : "Ils n'ont que ce qu'ils méritent, ça leur apprendra à mal élever leurs enfants".

Là où il y eut des gouverneurs plus conscients de leur devoir tel qu'on le comprend en occident, les pogromes furent évités. Alexis(Neuhardt qui a été gérant du comité Tatiana pendant la guerre, me montrant sa bague ornée d'une pierre qu'il portait au doigt, me raconta qu'étant gouverneur d'Ekaterinoslaf(?) il avait porté un tel coup à la

tête d'un des meneurs des pillards, à la rencontre desquels il s'était porté, que sa bague en fut toute faussée; il n'a jamais voulu la faire réparer en souvenir de ce geste qui arrêta net le pogrome. Du reste, quand plus tard il quitta son poste, la communauté israélite lui offrit un cadeau de reconnaissance.

Krémentchouk

A Petersbourg, en 1905, on s'attendait à un pogrome et même, à tout hasard, Meyer, le gérant de la maison de mon père au Konnogvardeiskij Boulevard, avait obtenu de la préfecture qu'un sergent de ville en uniforme fut installé dans la maison. Il faut croire que le ministère de l'intérieur trouva incompatible avec la bonne renommée de la capitale un pillage en règle et le pogrome n'eut pas lieu, ni à Moscou non plus. Fait touchant : à la veille de la journée fixée pour le pogrome (ou quelques jours avant) un hooligan vint trouver Meyer et lui dit : "soyez sans crainte, on ne touchera pas à la maison du Baron, on lui est trop reconnaissant pour tout le bien qu'il fait".

La première fois qu'il y eut un épanchement de sang, ce fut au pogrome de Kichineff et, depuis, cela devint l'habitude, mais comme les pillards n'étaient pas armés, c'est la troupe qui tirait sous prétexte que les Juifs attaquaient les populations paisibles. A Kieff, il y eut cent à deux cents victimes, à Odessa, dans les cinq cents. Dans cette dernière ville, le général Neuhardt, frère de celui dont j'ai déjà parlé, un ancien Préobrajenz, mena la bataille suivant les règles de la stratégie. A Petersbourg, on trouva, si je ne me trompe, qu'il avait fait trop de zèle et il fut relevé de ses fonctions. A Keltzy, on est allé plus loin et c'est simplement la troupe qui a commencé le pogrome en ouvrant le feu. Il y eut des cas où, comme à Krémentchouk, tous de la série de 1881, le pogrome n'eut pas lieu simplement parce que les ouvriers juifs du port sur le Dnièpre, qui étaient de grands et forts gars autant que les Chrétiens, se mirent à assommer les pillards. Là, on s'arrangea sans le concours de la police. Je crois savoir qu'à Odessa, la "samozachtchita" organisée par la jeunesse israélite qui, probablement, usa de révolvers, fut une des excuses de la conduite de Neuhardt.

J'ai déjà dit plus haut que ce n'est qu'au vingtième siècle que les maisons des juifs riches situées d'ordinaire dans les quartiers élégants des villes furent mises au pillage. On pourrait croire qu'à partir de cette époque on croyait qu'en attaquant les riches on pourrait mieux les engager à user de leur influence sur les masses pour les écarter de la révolution; c'est une manifestation de plus de cette idée saugrenue que les Israélites forment comme une société secrète, où une certaine élite tient en main toute la vie de la communauté.

On ne peut certainement pas affirmer que le gouvernement comme tel était fauteur des pogromes et même Stolypine se plaignait de ce que les Gunzburg accusaient l'autorité de ce système. Ni mon père, ni mon frère David n'ont émis cette théorie, mais des différentes coïncidences que l'on aura pu constater au cours de mon récit excuserait facilement une telle présomption. Ce qui est le plus frappant, c'est que, presque toujours, les autorités ne prenaient des mesures efficaces que sur des ordres exprès venant de Pétersbourg. Souvent, le Département de la Police n'apprenait l'explosion d'un pogrome que d'un télégramme lancé par un Israélite bien vu de la ville en danger ou par une

visite au ministère même. C'est ainsi qu'après la mort de notre père, David étant absent, ce fut moi qui alla annoncer au Prince Gagarine, adjoint de Stolypine, qu'à Keltzy (je ne garantis pas le nom de la ville on faisait un pogrome. Il fit venir incontinent Lapouchine qui, à ce moment, me semble-t-il, n'était pas encore directeur de la police, mais travaillait avec lui. Ils décidèrent d'envoyer immédiatement une dépêche au gouverneur et Gagarine me dit : "vous voyez, nous sommes ici comme dans une cage de verre, nous n'avons aucune communication avec le dehors et c'est par des étrangers au service que nous apprenons les nouvelles."

- Le salon de Stassioulevitch -

Mme Stassioulevitch, Lioubov Isaacivna, était fille d'un des "otkoupchtchiki" fermiers des alcools, Outine qui était un ami de grand père. Il se convertit assez tôt, de sorte que ses enfants les plus jeunes dont Mme Stassioulevitch, naquirent déjà dans la religion orthodoxe. Toute la famille Outine, jusqu'à la troisième génération, avait le type sémitique prononcé à l'extérieur. Tous les Outine étaient très intelligents. Son fils aîné qui appartenait à la magistrature et devint plus tard président de la Banque d'escompte, se distinguait particulièrement par la dimension des signes de croix qu'il faisait en public quand il avait l'occasion.

Un des frères, Nicolas, un ingénieur, avait été compromis dans le mouvement révolutionnaire des étudiants en 1861 ou 1862 et fut condamné à mort par contumace. Cela ne l'empêcha pas de continuer ses études à l'étranger et, en 1876, lors de la guerre de Turquie, il travailla sur le territoire roumain à la construction de la ligne stratégique Bender-Galatz, entreprise par Samuel Poliakoff. Les services rendus lui valurent l'amnistie et il vécut depuis en Russie et travailla dans nos affaires industrielles. En 1880, il fut très occupé de l'étude des Chemins de fer bulgares. Le Prince Alexandre de Battenberg, fils de l'ami de mon père lui avait demandé de prendre en main la Banque d'Etat et les chemins de fer de la jeune principauté. Les affaires politiques de ce pays empêchèrent l'accomplissement de ces projets.

Revenons à sa soeur. Michel Matvéevitch Stassioulevitch qui avait été son professeur à l'université l'épousa et ils s'installèrent dans la maison Outine qui appartenait plus tard à mon père. Leur appartement était situé au troisième étage du côté de la Galernaia; il y mourut et elle ne le quitta que quand elle en fut expulsée par les Bolchévistes.

Stassioulévitch avait, du temps de son professorat, une très belle situation qu'il devait à Pletneff. Il est notoire que l'empereur Nicolas estimait le talent sous toutes ses formes et restait en contact avec le mouvement intellectuel de son peuple et Joukovsky avait été chargé de l'instruction d'Alexandre II. Le célèbre acteur de la Comédie Française, Bressaut (?) était chargé d'apprendre le français aux filles de l'empereur, et c'est à la suite de cette intimité que surgirent les relations amoureuses de cet acteur avec la Grande Duchesse Maria Nicolaevna, duchesse de Leuchtenberg. Le prince Eugène de Leuchtenberg ne se gênait pas de dire qu'il était fils de Bressaut. On racontait dans ma jeunesse qu'une fois que l'empereur Nicolas avait rencontré Bressaut à une heure insolite dans le couloir des princesses, au Palais d'Hiver et qu'il lui avait demandé ce qui l'amenait à cette heure tardive, l'acteur un peu décontenancé répondit qu'il allait donner sa leçon à la grande duchesse Marie, l'empereur répondit : "ne vous donnez pas la peine, sortez d'ici, je donnerai moi-même la leçon de français à ma fille." A cette époque les leçons prirent fin.

Pierre Pletneff comptait parmi les amis de Pouchkine, que soit dit en passant, Nicolas I aimait et protégeait le plus qu'il pouvait contre les attaques de la police, et avait une fonction officielle à la cour, peut-être était-il chargé de l'éducation des grands ducs? Je ne le sais plus et je ne l'ai plus connu, mais Maman était très amie avec sa veuve qu'elle avait rencontrée chez Madame Stassioulevitch, que nous vîmes plusieurs fois à Pétersbourg et aussi aux bains de mer en France si je ne me trompe. Son fils Alexandre a eu comme parrain l'empereur

Alexandre II. Je crois me rappeler qu'il a fait son éducation au Lycée Alexandre. Sa femme était une charmante personne, soeur du fameux (fameux de mon temps) Skalkovsky, directeur du département des Mines, homme de grand talent, amateur de ballets et de ballerines, et fonctionnaire peu scrupuleux.

Stassioulévitch a été professeur d'histoire auprès du grand duc Nicolas, fils aîné d'Alexandre II qui mourut phthisique à Menton et de la fille aînée du duc Georges de Leuchtenberg, Hélène, qui a été princesse ou grande duchesse de Bade. Stassioulévitch disait beaucoup de bien du grand duc Georges qui était imbu d'idées libérales. Lors de l'affaire des étudiants en 62, un groupe de professeurs très en vue, dont Kavéline, Pypine, Stassioulévitch, sortirent de l'université et les travaux de Stassioulévitch à la cour prirent fin. Ce dernier était resté en relation avec la princesse de Bade avec laquelle il avait continué une correspondance.

Il nous faut faire ici une diversion, car j'ai à intercaler une petite histoire concernant de loin, je l'avoue, ce personnage.

Dans les premières années de notre siècle, j'ai acheté chez un brocanteur de la rue de Clichy, un dessin ou une lithographie d'environ 40 centimètres d'ouverture dénommé : "Empereur de Russie". Je payai 2 francs ce portrait, me promettant d'en étudier la provenance quand je serais rentré à Pétersbourg. Le portrait était signé Wiedt ou Wield (je ne garantis plus le nom) et daté 1852 C & J; il représentait un garçon de 8 à 10 ans, coiffé d'un chaco de cosak, portant la bandouillère par dessus son costume d'enfant et tenant un petit sabre à la main. Il était évident qu'il ne pouvait pas s'agir d'un empereur, mais quel grand duc cela pouvait-il représenter ? On pouvait distinguer dans les yeux et la bouche, des traits des Romanoff. Il ressemblait à Alexandre III et à Nicolas II.

Mon premier mouvement fut d'aller à l'Ermitage. Je crois que je vis Felnersamm et Somoff, on garda le tableau quelques jours, mais on ne put rien préciser. J'allais ensuite chez mon ami le Comte Ivan Ivanovitch Tolstoï qui était un grand connaisseur d'histoire et qui avait été ministre de l'instruction publique. Il se récusa péremptoirement mais partagea mon opinion qu'on pouvait retrouver des traits des Romanoff dans cet enfant et me dit, la seule personne qui puisse vous donner un avis infallible c'est le grand duc Nicolas Michailovitch. Or on sait qu'il était spécialisé dans l'histoire et l'iconographie de Russie des XVIII^e et XIX^e siècles.

Je lui écrivis une lettre et lui remis le portrait. La réponse ne se fit pas attendre. Au bout de peu de jours, il me renvoya, par l'entremise de son aide de camps, le général Brunner (?) le petit tableau et son avis qu'il avait dicté à ce général. Il assurait que l'artiste avait travaillé à cette époque pour la cour impériale, qu'il s'agissait d'un dessin original à la mine de plomb et que l'enfant était le grand duc héritier Nicolas, né en 1843.

Stassioulévitch avait fait ses classes au gymnase Larino. Il nous raconta comment il avait été en contact avec Nicolas I, ce dernier ne dédaignait pas de visiter les établissements d'éducation publique. Un beau matin, l'empereur arriva au gymnase sans prévenir. Branle-bas général. Il entra dans la classe d'histoire. Le professeur qui était en train de faire son cours, après avoir salué l'hôte inattendu dit : "Nous abandonnerons pour le moment notre sujet pour nous tourner vers des heureux événements du glorieux règne de S.A. Nicolas fit la grimace et sortit de la classe avant la fin de la leçon. Il fit la remarque au directeur que "ce maître fait la courbette devant l'autorité".

Le pauvre homme fut très vite démis de ses fonctions dans le gymnase. Par contre dans une autre classe, le professeur après le salut d'usage continua sa leçon sans tenir compte de la présence de l'auguste visiteur. L'empereur écouta la leçon jusqu'au bout et manifesta sa satisfaction. Pendant la récréation, Nicolas se mit au travers du corridor et, écartant les jambes ferma la route et se mit à badiner avec les petits élèves. Il examinait leur tenue (à cette époque les collégiens portaient l'uniforme) et leur posait des questions. Un des petits garçons tâcha de se faufiler entre les jambes impériales, mais l'empereur le saisit au passage et le tenant en l'air devant lui dit : "Où est ta cravate?" - Voici Sire et il tira sa cravate de sa poche. "Bien répondu" fut la réponse, mais une autre fois ne te laisse pas prendre."

Ce gamin était Peretz qui fit son chemin au service et joua plus tard un rôle au Sénat. Je l'ai encore vu; c'était un des plus petits hommes que je connaisse, son type sémitique ne permettait pas de se tromper sur son origine. Il a dû sortir des "cantonistes".

Une autre visite inopinée de Nicolas I donna lieu à l'anecdote suivante. L'empereur entra dans une école primaire allemande. Les enfants étaient en train de prendre leur repas. Le visiteur voit un cafard sur la table à manger : "Qu'est-ce ceci ?" dit-il mécontent. "C'est un raisin de Corinthe, Sire" répond l'allemand, et l'avale incontinent.

Il était de mode, autour de l'empereur, de suivre le mouvement intellectuel. Son frère, le grand duc Michel qui commandait la garde était connu pour son esprit borné et, du reste, il n'avait que le service de garnison en tête. Il habitait Tsarkoe Selo (peut-être Pavlovsk). Un jour, se sentant obsédé par son travail, il dit à ses aides de camp : "on ne peut pas moisir ainsi dans la hantise du service. Il faut un peu se distraire, je vous prie de m'amener ce soir quelqu'un d'intelligent qui puisse parler de belles lettres." On mit la main sur Kraevsky, qui voyait le monde des écrivains et le soir il se présenta au palais..

Le grand duc fut des plus affables et, après les compliments d'usage, il fit asseoir le journaliste. "Eh bien, André... qu'y a-t-il de neuf en littérature ? - Il n'y a pas grand chose, Votre Altesse... il y a cependant une nouvelle brochure très intéressante de Marlinsky (cet écrivain était très mal vu de la police et avait constamment du fil à retordre avec la censure). A ces mots, le grand duc est pris d'un accès de rage, devient rouge comme une pivoine, saute de son fauteuil s'écrie en montrant la porte : "Quoi, Marlinsky ?... sors d'ici, imbécile ! (poszol von, durak).

L'empereur ne s'offusquait jamais quand on lui répondait avec franchise. Une fois qu'il passait en revue un détachement de "kantonistes" il remarqua un garçon dont la bonne tenue lui plut et se mit à lui poser des questions. Quand Nicolas lui demanda s'il était content de son sort, il répondit : "Votre Majesté Impériale, je ne veux pas me convertir." L'enfant n'eut pas à souffrir d'avoir fait cette réponse et j'ignore ce qu'il devint plus tard. J'ai appris cet incident par un de ses camarades Gavriloff qui, lui, avait été converti et qui était brigadier dans la police de notre quartier, l'Admirelteiskaia.

Quand on aura étudié la vie de Nicolas I en dehors du cône optique de la politique libérale, on arrivera à la conviction qu'il n'était pas étranger aux manifestations de la vie bourgeoise : cet homme qui nous semble être le prototype du formalisme en toute chose laissa après sa mort une paire de pantoufles éculées que sa femme lui avait brodées lors de leur mariage.

Je suis obligé, avant de quitter S.M. de raconter une anecdote qui contredit quelque peu ce que je viens de dire. L'empereur était très strict et méticuleux pour ce qui touchait au service en général

et à l'ordre dans son palais en particulier. Il demandait que la température fut invariablement maintenue à 15° dans toutes les chambres. En passant par les salles du palais, il ne manquait pas de vérifier la température au thermomètre qui, comme on sait, faisait partie de l'aménagement de chaque chambre en Russie. Quand le thermomètre marquait plus ou moins de 15°, c'était des scènes infinies et pénibles allant, disent certaines personnes, jusqu'à des punitions corporelles pour les chauffeurs, dont souffrait le ministre de la cour, Benkendorf, le même qui joua un rôle dans la vie de Fouchkine. Pour éviter ces scènes, le comte trouva une solution : il fit faire pour le palais des thermomètres où le mercure était remplacé par une colonne d'argent. Depuis ce moment, l'empereur ne fit plus de remarques au sujet de la température.

Je cite toujours cette anecdote quand on parle devant moi de la question des changes que l'on pense régler par des mesures gouvernementales.

Je reviens à Stassioulévitch. C'était un homme très instruit et nous avons de lui une histoire du moyen âge. Il passait pour avoir un caractère, disait-on, sec et manquant de souplesse, mais il avait un grand fond de gaieté et il chantait volontiers des romances et des chants populaires; je crois me rappeler qu'il possédait un harmonica. C'était un travailleur assidu et son exactitude était, pour ainsi dire, proverbiale. Le "Vestnik Evropy" sous sa direction, n'a jamais paru, ne fut-ce qu'avec un jour de retard. De mon temps, son aide le plus intime était Pypine et les derniers jours des mois, il s'enfermait dans son cabinet de travail et on ne le voyait pas. Tout en étant libéral, il était pour l'ordre, ce qui choquait pas mal ses collaborateurs qui le taquinaient en le traitant d'Allemand. Mais il n'eut jamais de difficultés avec la censure, sauf une fois, il me semble, où il reçut un avertissement "predostorezenie" à l'époque de l'avènement d'Alexandre III. Jamais le "Vestnik Evropy" ne connut de coquilles, du reste il ne s'en remettait à personne pour examiner les bons à tirer. Aussi des auteurs considéraient-ils presque pour un honneur de faire paraître leurs oeuvres dans l'imprimerie de Stassioulévitch.

Je me rappelle bien comment Valoueff qui, après la politique, s'était mis à faire de la littérature, demanda à notre père de l'introduire chez Stassioulévitch pour lui confier l'édition de son roman : "Lorine". Ceci se passait en 1881. La vente de charité, le bazar de l'asile israélite était annoncé pour le premier Mars. Louise avait entrepris comme d'habitude la vente de livres et son comptoir était toujours bien achalandé grâce aux bons soins de Stassioulévitch et de Wolf. Valoueff lui avait promis, à cette occasion, de lui confier la vente des premiers exemplaires de son roman. Malheureusement, entre midi et une heure, on entendit une terrible détonation (le bazar se tenait dans un appartement de la maison).... de la Grande Kaniouszennaia mis par le propriétaire à la disposition de l'asile. On venait d'assassiner l'empereur et on ferma le bazar.

Stassioulévitch était fier de son exactitude au point de vue typographique et il nous raconta la seule mais fâcheuse fois où il avait été pris en défaut.

Kostomaroff, si j'ai bonne souvenance, faisait paraître une histoire d'Alexandre I dans le V.E. Stassioulévitch corrigeait les épreuves d'un passage relatif à la brouille entre l'empereur et Araktchéf. Il était dit : l'empereur supportait les actes de son ministre avec peine mais il se souvenait des services rendus et se retenait de sévir; il se retint longtemps mais il n'y tint plus et punit. Le mot en russe est "nakazal". Le premier du mois, Stassioulévitch relit l'exemplaire du journal déjà broché et, par conséquent, livré à la poste et, oh horren-

et confusion, il trouva la coquille fatale, le prote avait remplacé la lettre Z par un K.

Encore un trait caractéristique de Stassioulévitch. - Il était au Conseil Municipal et y avait d'emblée occupé une place prééminente dans les services publics. Il s'intéressa spécialement à l'approvisionnement de la capitale en eau salubre et c'est à son instigation que l'on a dû l'installation des philtres à sable. Il en avait étudié le fonctionnement en Hollande. L'eau de Pétersbourg continuait à être impure. Il alla à l'improviste inspecter les philtres et il constata qu'au dessus de chaque prise d'eau, on avait creusé des entonnoirs pour faciliter l'écoulement et peut-être pour livrer la quantité de liquide conformément au contrat passé avec la ville. Il y eut procès entre la ville et la Compagnie des eaux (je ne prétends pas affirmer que ce qui précède a été l'unique cause du conflit). Tous les premiers avocats de Pétersbourg, les uns poussés par l'envie de toucher de beaux honoraires, les autres par sympathie politique pour Stassioulévitch, offrirent leurs services, mais Stassioulévitch était tellement persuadé de son bon droit et tellement maître de l'objet, qu'il prit sur lui de défendre personnellement les intérêts de la ville. Il se présenta au tribunal et gagna la cause. Ce fut pour lui un énorme succès.

Je ne suis pas qualifié pour faire l'histoire du "Vestnik Evropy" renouvelé par Stassioulévitch de l'ancien journal de Karamzine, mais c'est autour de Stassioulévitch que se concentra la vie littéraire de la seconde partie du XIX^{ème} siècle, du moins pour ce qui toucha aux écrivains sans couleur politique ou libéraux. N'ayant pas eu dans le temps l'intention d'écrire des mémoires, je n'ai tenu aucun journal et ce que je consigne ici, ce ne sont que des faits ou des bribes de conversations entendues, soit chez les Stassioulévitch, soit chez mon père.

Stassioulévitch, ou plutôt Madame Stassioulévitch recevait une fois par semaine dans la soirée, et c'est autour du classique verre de thé que l'on pouvait apprendre beaucoup sur les temps passés et contemporains. L'appartement était tout à fait modeste et les meubles du salon de réception étaient couverts de reps vert. Dans une des fenêtres, était placée sur un socle peint en noir et recouverte d'une cloche de verre, une boîte à musique avec des oiseaux qui ouvraient le bec et battaient des ailes et une cascade formée de cylindre qui, en tournant, devaient donner l'impression de l'eau coulante. Cela a dû être un cadeau de mariage et le maître de la maison, qui était passionné pour toute espèce de mécanique (il avait un établi complet dans son cabinet de travail), la faisait marcher avec plaisir quand sa femme recevait des enfants.

Le cabinet de travail était rempli de livres, sur les rayons qui en couvraient les murs étaient placés tous les numéros du journal, uniformément reliés de rouge, si j'ai bonne mémoire. Sur les espaces libres on voyait des portraits d'écrivains célèbres. Sur le haut de la table d'écrire, un vase en albâtre contenant les cendres de "Topry". C'était le chien écossais de Madame, qu'elle avait eu pendant 15 ans au moins et qui l'accompagnait dans tous ses voyages. Quand le chien mourut, M.M. toujours galant pour sa femme l'incinéra dans sa cuisine et renferma ses cendres dans cette urne.

Je crois avoir dit que Stassioulévitch, dans l'intimité, était foncièrement gai et jouait avec les enfants comme avec de petits chiens. Il avait sa sœur Anlouta en affection et lui chantait des nursery rimes russes.

Du reste, parmi les intimes de la Galernaia, il y avait un fond de gaieté qui surprenait dans ce milieu austère et pour ainsi dire

puritain. Je me rappelle un voyage à Dinard vers 1885 où nous rencontrâmes les Stassioulévitch, Koni et Schlovieff. C'était à l'époque où les Slavophiles voyaient en mirage la présence des Slaves un peu partout en Europe depuis la fameuse île de Rügen, nid des Rouss, jusqu'à la Vénétei. Zabeline avait trouvé des vestiges d'établissements slaves en Bretagne et brodant là-dessus, nos amis expliquaient que Saint-Malo provenait de ce que les habitants trouvaient sur le rocher "sena malo". La ville de Dole voulait dire que le pays était échu en partage "dolja" à un groupe, enfin Dinan, en assimilant le son "an" au "ions" voulait simplement dire "Dyenia".

Encore un petit fait recueilli par Stassioulévitch caractérisait le goût des Parisiens pour la plaisanterie. Il était allé aux obsèques de Thiers et avait pris position quelque part sur les boulevards. On attendait depuis beaucoup de temps le débouché du cortège funéraire et le public était impatient. Tout à coup, une rumeur lointaine, tout le monde tend l'oreille, le bruit augmente de seconde en seconde et se déchaîne en un énorme éclat de rire. Il s'est trouvé qu'au lieu du convoi du libérateur du territoire, un modeste enterrement de quatrième classe suivait le boulevard et c'est ainsi que le mort inconnu fut accompagné jusqu'au Père-Lachaise par les rires de Paris.

Constantin Dmitriévitch Kavéline était considéré comme un légiste de première force et était un libéral à la façon de 1860. Il avait été professeur de l'université et avait collaboré à la commission impériale qui avait élaboré la loi de libération des serfs. C'était un des piliers du cercle de la Galernaia. Il était petit de taille et avait un teint d'apoplectique et lui aussi était plein de gaîté.

Quand à l'époque de mon service militaire, donc en 84, j'entra dans le salon de Stassioulévitch, il ne manquait de s'écrier "Vot nasze pobesonostnoe i christolioubivoe voinstvo!" je suis honteux de ne pas pouvoir rapporter plus sur son compte. J'ai uniquement une anecdote qu'il racontait, mais qui n'a pas d'importance. Il était resté en relations amicales avec une vieille dame du palais, la comtesse Bloudov (son mari avait été, si je ne me trompe, ministre de l'intérieur et, étant membre du conseil de l'empire, avait présidé une des nombreuses commissions qui s'occupaient de la question juive et avait présenté à l'empereur un mémoire en faveur de nos coréligionnaires. Cette dame avait un appartement au Palais d'hiver et le vieux Kavélin était de ses intimes). Quelques jours après l'assassinat d'Alexandre II, il va la voir, arrive jusque chez elle comme d'habitude. Quand on l'introduit dans son salon, elle s'écrie : "Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ? - Mais, comme je le fais depuis quarante ans, chère amie - Mais il est défendu depuis le premier Mars de circuler à l'intérieur du palais sans autorisation spéciale - Personne, depuis le concierge et jusqu'aux valets de pieds que j'ai rencontrés, ne m'a interpolé. - Oh, j'y suis, dit une dame présente : vous êtes en galoches avec votre parapluie à la main; on vous aura pris pour un agent de la troisième section (alors de la police secrète). En effet, je dois dire qu'autour du palais on voyait souvent rôder des gens en galoches avec parapluie qu'ils ne quittaient jamais même par le plus beau temps.

Boborykine (qu'on surnommait "boho") Slutchevsky, le prince Ouchtomsky, Kryloff, l'auteur dramatique qui a été très en vogue vers la fin du siècle, Potéchine, le célèbre avocat, fréquentaient à la Galernaia, mais ils ne venaient que très rarement chez nous.

Les Stassoformaient un très intéressant trio, surtout deux d'entre eux, Vladimir et Dimitry. En guise d'introduction, qu'il me

soit permis de citer une anecdote assez méchante sur leur compte.

"Vous connaissez les Stassoff? - Lequel des trois? - Le grand - Mais ils sont tous grands - Celui qui porte la barbe - Tous les trois portent la barbe et ont les cheveux longs - Celui qui est bête - Mais tous les trois sont bêtes.

Les frères Stassoff étaient fils de l'architecte Stassoff qui avait construit la cathédrale de la Trinité au Voznesenski Prospekt. C'était l'église du régiment d'Ismailov. L'église datait du règne de Nicolas et était construite dans le style empire, donc avec des colonnes.

Nous connaissions la famille Stassoff en dehors du cercle Stassoff, Dimitry Stassoff ayant travaillé comme avocat pour la maison de banque. Il avait pour femme Polina (Polixène) Stepanowna qui s'était liée d'amitié avec notre mère... le couple avait des tendances libérales, mais je crois que ce sont plutôt certains de leurs amis qui s'occupaient activement de politique, ce qui n'empêcha pas que sous Alexandre III, il fut exilé pour quelque temps dans une des villes du nord. Les Stassoff étaient très estimés dans le monde intellectuel et chez eux on rencontrait beaucoup de gens intéressants appartenant au monde des beaux-arts, comme Moussorgsky, Rimsky-Korsakoff, Négrine, Kramskoy. Ils s'intéressaient spécialement à Antokolsky et à son élève et protégé Ilja Guinzburg. Je crois me rappeler que ce dernier a même habité chez eux.

La fille aînée des Stassoff ^{vi de G. Sand} avait épousé le général Komaroff et s'occupait de littérature. Sous la ^{Kavérine} de Kavérine, elle a fait paraître à Paris une biographie de Georges Sand. J'ignore si l'ouvrage qui comportait avant la guerre 2 ou 3 volumes est terminé. Madame Komaroff habite Paris et s'est fait une réputation d'arbitre dans les questions touchant la bibliographie du romancier français.

Une sœur à elle (elles étaient trois) Hélène a joué un rôle dans ma vie. Comme je l'ai dit, les parents recevaient et accueillaien toujours avec bienveillance les jeunes universitaires qui, vers la fin du siècle étaient souvent imbus de théories subversives et cette Hélène qui n'était pas très jolie ni très soignée de sa personne, en quoi elle différait de ses sœurs qui venaient volontiers à nos bals, était membre de cercles anti-bourgeois. On la voyait rarement aux soirées de sa mère qui recevait régulièrement une fois par semaine. J'ai remarqué alors qu'elle se retirait du salon quand des représentants de la finance entraient, mais cela tout à la fin de l'ancien régime. Elle entra dans les soviets.

Quand j'ai été mis en prison à Kronstadt, et que les autorités soviétiques refusaient de me rendre ma liberté à moins qu'un membre de la nouvelle administration ne garantisse mon civisme, on se mit à chercher à qui on eut pu s'adresser à cette fin parmi les nouveaux arrivés. Ce n'était pas chose facile, car les gens du parti avaient peu fréquenté nos cercles bourgeois et personne ne les connaissait. Quoi qu'il en soit, sachant les relations d'amitié qui existaient entre les Stassoff et notre famille, on alla trouver Hélène Dmitriewna (je crois que cela dû être Ilja Guinzbourg) mais elle refusa de donner sa garantie, disant que connaissant les idées des Guinzbourg, elle ne pouvait pas être sûre qu'aucun d'eux n'agisse avec le temps contre le régime. Un certain Rappoport, un Israélite qui avait été nommé commissaire des affaires juives et que nous ne connaissions pas personnellement donna sa signature. Ce qui est piquant, c'est que quand nous décidâmes de quitter la Russie et que j'avais les plus grandes difficultés d'obtenir un passeport pour l'étranger, je m'adressai au Dverjinsky. Je ne me rappelle plus dans quelle rue il habitait, mais j'eus à monter trois étages dans une cour et je le trouvai plus que modestement installé dans des meubl

de jardin. Je lui expliquai ma requête et il me répondit "je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous servir, j'aurai à parler à mon collègue Joffre, mais sachant qu'étant ami des Stassoff, j'ai été à l'université avec les fils, j'ai entendu trop de bien de votre père et de ses enfants pour ne pas tâcher de vous rendre service".

Vladimir Stassoff était bibliothécaire de la bibliothèque Impériale. C'était un grand connaisseur des antiquités russes et il a laissé des œuvres importantes, autant sur l'histoire des beaux-arts que sur l'histoire et la langue russe et slave. C'est en collaboration avec lui que notre frère David a édité les enluminures des manuscrits hébreux de la bibliothèque, dont les pages polichromes ont été imprimées à la fameuse fabrique de papier du gouvernement de Petersbourg.

Pypine (A.N.) était le collaborateur le plus proche de Stassioulevitch. Sa spécialité en science était l'histoire de la littérature et de la langue russe depuis ses origines. Comme Kaveline et Stass, il avait quitté l'université en 63 (?) Nous le voyions régulièrement aux thés de Mme St. mais rarement on l'entendait parler. Il était taciturne du reste Tourguénieff prétendait que son nom seul "Pypine" puait l'ennui.

Il avait de la famille et sa fille Vera Alexandrovna avait épousé T.G. Bärenstamm, qui longtemps a été bibliothécaire de l'Académie des beaux-arts. Il y avait même un appartement. N'ayant pas d'enfants, ils imaginèrent d'adopter un garçon dont ils connaissaient la mère, une cuisinière. Cet enfant leur est devenu très attaché, mais assez vite, ils s'aperçurent qu'il était cleptomane. Quand Mme Bärenstamm le prenait avec elle pour faire des commissions, il chipait les objets des étalages des magasins; à la maison, il volait de l'argent dans le porte-monnaie de la cuisinière. Ils furent obligés de renoncer à son éducation.

Baer (?) est un homme de grand talent et de grandes possibilités. Il édite vers 1904 un tout petit album de quelques pages avec des vers populaires, enluminés de dessins façon Epinal (en russe "loubok") où le personnage principal, une petite paysanne, était inspirée d'Olga. Olga avec sa figure ronde, ses joues rouges et ses yeux en boucles (?) devait représenter le type paysan tel que l'imaginaient les moujiks. En voici deux exemples.

Les enfants se promènent avec Mania dans les rues de Tsarskoe Selo. En passant près du Palais du Grand Duc Vladimir, ils admirent des petits chiens qui s'ébattent devant la porte cochère. Le garde de son côté admire Olga et lui offre un caniche. Ce toutou reçut le nom de Loulou et resta longtemps chez nous. Il mourut de la rage et toute la famille dut se faire inoculer à l'institut biologique des Iles.

Le second exemple est plus frappant encore. Egalement à Tsarskoe Selo, aux alentours de Pâques, les enfants rencontrent sur la route un paysan portant un gros baluchon sur le dos. Il suit les enfants des yeux et dit à Mania: "cette petite me rappelle tant ma fillette que j'ai laissée au village, permettez-moi de lui donner un oeuf" et il tire un oeuf rouge de son sac et l'offre à Olga.

Nous avons toujours été en contact avec Baerenstamm du temps de sa première femme et de sa seconde. Quand il y avait une fête à organiser, c'était à lui que nous nous adressions. C'est lui qui nous mit en contact avec Mme Dillon (Maria Lvovna) qui fit le buste d'Anna à l'âge de 4 ou 5 ans. Nous passions un été à Oranienbaum et le sculpteur vint s'installer chez nous pour faire son travail.

Plus tard, quand nous fûmes à la 8me Ligne du Vassili Ostrov et que nous habitions la même maison que Mlle Dillon, elle fit Olga à mi-corps, tenant un livre à la main; l'enfant avait 8 ou 10 ans. Cette dernière œuvre est restée en plâtre recouverte d'une patine.

olive. Quant au buste d'Amma, il avait été fait en marbre. A cette époque, on envoyait les plâtres en Italie, où ils étaient reproduits en pierre. Quand notre oncle Aby Warburg vint nous faire une visite en 1913, il demanda une réplique du buste-Anna qui orna, jusqu'à sa mort, la cheminée de son salon à Hambourg. A sa mort, ses enfants me l'offrirent et c'est ainsi que fut conservée l'unique oeuvre d'art qui provenait de notre installation de Pétersbourg.

Plus tard encore, lorsque nous nous préparions à fêter nos noces d'argent, nous lui commandâmes un jeton reproduisant nos deux profils superposés. Cette oeuvre ne nous donna pas satisfaction et nous ne donnâmes pas suite à notre intention.

C'est encore à Baerenstamm que nous dûmes de faire la connaissance de l'architecte Meurtz qui travailla avec tant de succès à notre maison de la Millionnaïa (No 14). L'ensemble contenait deux corps de bâtiment, l'un donnant sur la rue et l'autre sur le quai de la Moïka, réunis par une grande cour. Notre intention était d'avoir un bel appartement sur la rue et de construire dans la cour des logis qui, avec ceux de la Moïka, couvriraient nos frais. La maison de la Millionnaïa était une ancienne construction du temps de l'impératrice Elisabeth, avec une façade rappelant le style Louis XV, mais incompatible avec nos goûts quant à l'intérieur. Il s'agissait donc de garder la façade et de refaire tout l'intérieur y compris l'escalier.

Il faut, à cette occasion que je raconte comment j'ai fait la connaissance du Grand Duc Serge Michailovitch, dont les chambres, au Palais Michel, donnaient sur la Millionnaïa, vis-à-vis du n° 14. Nous habitions encore à la 8me Ligne durant la construction. Un matin, on m'appelle au téléphone - "Avec qui ai-je l'honneur de parler ? - C'est au sujet de votre maison" J'avais pris pour règle de ne jamais parler des appartements, craignant d'être trop facilement obligé de céder et je réponds - "Le baron ne s'occupe pas de la location; veuillez vous adresser au No tel et tel où l'on vous donnera tous les renseignements nécessaires. - Il ne s'agit pas de location, j'insiste pour parler au Baron en personne. - Mais qui êtes-vous ? - Mon numéro de téléphone est le No 12.

Or, je savais que le No 1 appartenait à l'empereur et je conclus que mon interlocuteur devait être, pour le moins, un Grand Duc. Je changeai de ton qui, du reste, était resté poli, et je répondis : "J'ai l'honneur ..tel et tel.. - Et moi, je suis le Gd Duc Serge. - A vos ordres, monseigneur. - Mon cabinet de travail (il était grand maître de l'artillerie) donne sur la Millionnaïa et je vois que votre entrepreneur fait une faute grave en construisant sur votre toit une cheminée tout de travers, elle n'est pas du tout verticale et il arrivera certainement un jour un malheur si elle s'effondre - Je remercie infiniment votre Altesse Impériale et je vais incontinent parler à mon architecte. Il se trouva que la cheminée en question était parfaitement d'aplomb, mais elle était évasée à la base et vue sous un certain angle de bas en haut, les rangées de briques pouvaient donner une impression de spirale. Le lendemain, je lui fis porter un beau rosier en pot, ce qui le toucha beaucoup. A cette époque, le Grand Duc souffrait de rhumatismes aigus et était souvent confiné dans sa chambre et, en passant dans la rue, on le voyait souvent à sa fenêtre. Il avait quelquefois comme compagnon à sa fenêtre un joli jeune homme, qui était le fils de la Kressinskaïa.

Ces diversions m'ont écarté de Baerenstamm. Avant de le quitter, je dois rappeler le très grand service qu'il nous a rendu. Au moment de l'instauration du gouvernement bolchevique, les amateurs d'art de Pétersbourg profitant de la nouvelle mode d'autonomie se constituèrent en comités et chacun de ces comités prit en main l'administration des

différents palais et musées. C'est ainsi qu'Alexandre Polovtzeff s'occupa du palais de Pavlovsky, Loukomeky de celui de Tsarskoe Selo, Baerenstamm de celui de Peterhof. Ce dernier offrit à Olga la situation de secrétaire dans le comité de Peterhof. Elle s'installa au palais avec les Baerenstamm et travailla à l'inventaire. De temps en temps, elle menait dans le palais et les jardins des groupes d'ouvriers, car assez vite, le nouveau gouvernement institua ces excursions dans tous les palais et musées.

Olga quitta ce service quand nous décidâmes de quitter la Russie. Du reste, pour la forme, à côté des connaisseurs d'art, il y avait dans chaque groupement un représentant du comité politique local; c'était des gens simples d'esprit et absolument ignorants. La dualité de pouvoir ne pouvait évidemment pas durer indéfiniment et, assez vite, il y a eu des frottements qui obligèrent les ci-devant à se retirer.

Il faut reconnaître que depuis les Soviets semblent avoir réorganisé le service des musées et les étrangers, soit simples visiteurs, soit spécialistes, ne se plaignent pas.

Parmi les visiteurs plus ou moins habituels des Stassioulévitch, je puis citer des littérateurs que nous rencontrions dans leur salon, mais avec lesquels nous n'eumes que peu de points de contact, comme Boborykine, que les camarades appelaient "Bobo" et qui a produit énormément de romans; Iloutchevsky qui, entre autres ouvrages, avait fait la description d'un voyage d'inspection entrepris dans le nord, vers 1900 par le Grand Duc Vladimir, en sa qualité de commandant des troupes de l'arrondissement militaire de Petersbourg; si j'en parle, c'est que ces messieurs ont inspecté notre affaire de tonnage sur la Chessna, don l'auteur en dit deux mots. Le prince Oughtomsky qui a accompagné l'empereur Nicolas, alors Grand Duc héritier, dans son voyage autour du monde et qui en a laissé une relation.

Brulloff qui était peintre de sa profession, mais hélas sans aucun talent, n'était même pas intéressant dans sa conversation. Et cependant, il avait deux atouts dans son jeu: il était neveu du célèbre peintre dont la toile "le dernier jour de Pompéï" se trouve au Musée Alexandre III. Il comptait parmi les adorateurs de la comtesse Samoiloff et notre père possédait deux portraits de cette personne dont l'un la représentait à cheval. Le second avantage de Brulloff était qu'il était le mari de la fille de Kavéline qui était une femme charmante et grande amie de Mme Stassioulévitch.

Parmi les artistes en vue, je citerai encore Michel Botkine, le père du Dr S.P. Botkine. Il était collectionneur et sa maison au quai du Vassili Ostroff était un vrai Musée qui contenait surtout des objets d'art, meubles et étoffes de la Renaissance Italienne. Mais sa fierté était concentrée sur une riche collection d'émaux byzantins qui, sur des profanes comme moi, produisait une profonde impression. Malheureusement, les spécialistes prétendaient que la série était fautive et qu'on le lui avait prouvé. Cela ne l'empêchait pas de la montrer avec orgueil. Depuis l'émigration, ces émaux ont passé dans la collection Otto Kahn et ont été exposés par ce dernier au Musée des Arts Décoratifs du Louvre.

Michel Botkine qui est resté longtemps à Moscou s'était pris d'un engouement particulier pour le fameux peintre Ivanoff qui n'a, à vrai dire, produit qu'un seul tableau auquel il avait, pour ainsi dire, voué sa vie et son énergie. C'est l'apparition du Christ au peuple (?) énorme toile qui se trouve au Musée Roumiantzoff à Moscou et à laquelle il a travaillé au moins 30 ans. Comme c'était un artiste profondément scrupuleux, il n'arrivait pas à fixer définitivement le maintien et l'expression de la quantité innombrable de personnages de cette composition. De là l'explication du nombre d'ébauches, études, esquisses, qui toutes se rattachent à cette oeuvre. Le Musée Roumiantzeff en possède beaucoup et Michel Botkine avait ramassé ce qui en restait sur le marché.

Sa physionomie n'avait rien de saillant et on aurait pu facilement le prendre pour un cynovnik, d'autant plus qu'il portait des favoris courts. Il avait une manière de parler absente de toute affectation et, si je ne me trompe pas, assez monotone. Il n'était pas marié et habitait à la Mochovaia un appartement qu'on pourrait appeler anodin. Il me semble qu'il vivait avec une femme tout ce qu'il y a de plus simple, peut-être une cuisinière, tout comme Oblomov. Avec cela, il était spirituel mais, suivant moi, manquant d'enthousiasme. Il racontait volontiers des scènes de son voyage sur la Frégate Palada. Il nous fit le récit suivant d'une scène qu'il n'avait pas cru devoir mettre dans son livre comme étant trop vulgaire.

La frégate atterrit à Plymouth et il descend à terre accompagné de son brossier. Ils croisent un soldat écossais et le brossier éclata de rire : Goncharov lui demande pourquoi cette gaieté subite et intempestive - "voyez, votre honneur, sa reine ne lui a pas donné assez d'argent pour se payer des culottes.

- Anatoli Fedorovitch Coni -

Il avait la taille au dessous de la moyenne et avait la lèvre supérieure rasée, ce qui était de mode dans la magistrature. Il était excessivement spirituel et je crois me rappeler qu'il aimait assez s'écouter en parlant. Il était spécialement galant dans ses rapports avec les dames. Je l'ai tant vu chez les Stassioulévitch que je ne saurais citer une de ses anecdotes. Son histoire fait partie de l'histoire de Russie à partir des années 1875. Il était légèrement entaché de libéralisme, mais sa situation dans la magistrature l'empêchait de prendre position. On racontait alors qu'étant procureur pendant le procès de Vera Zasulich et voyant à un moment l'accusée pâlir et se sentir mal, il lui fit donner un verre d'eau. Dans les cercles réactionnaires, on critiqua ce geste comme une manifestation en faveur des ennemis de l'ordre public. Je crois que le gouvernement ne fut pas content de la façon dont fut mené ce procès et je ne crois pas me tromper beaucoup en disant que bientôt on remplaça sa charge de procureur par une nomination au Sénat ! Beaucoup plus tard, ce fut lui qui fut chargé de faire l'enquête sur l'accident de Borki. Vous savez que le train impérial a déraillé à cet endroit au milieu de Charkov et que ce fut par miracle que la famille Impériale en sortit indemne. Je crois que seul le chien de l'Empereur y perdit la vie et la Grande Duchesse Olga, qui était une petite fille, fut projetée sur la voie et reçut des lésions internes qui, disait-on, la rendirent quelque peu contrefaite. On n'eut jamais de preuves que l'accident eut été le fait d'un attentat et le rapport de Coni se ressentit, disaient les méchantes langues, du désir de se réhabiliter au point de vue de ses convictions politiques devant les yeux du gouvernement central.

Coni soignait énormément son style et il fut, du reste, nommé membre de l'Académie des Sciences. Je ne rappelle à cette occasion qu'un jour chez les Stassioulévitch, il s'adressa à mon frère David et lui posa une question concernant la langue russe en ajoutant : vous David Gorazievitch, qui êtes tellement maître de notre langue, vous pourriez m'aider à élucider et résoudre ce problème. Je cite ces paroles avec satisfaction car elles prouvent que David avait sa réputation dans les cercles littéraires. Comme je l'ai dit, Coni était très galant et il faisait une cour assidue à Mademoiselle Arzimovitch et Madame Stassioulévitch espérait toujours qu'il finirait par l'épouser, mais il n'en résultait rien.

Journal de santé

Ma première idée avait été d'intituler cet essai "Les rides sur mon front marquent ses exploits" mais ma modestie m'a suscité de ne pas confondre les blessures qui couronnent la peau des héros de Corneille avec les cicatrices que je me découvre en soignant mon humble carcasse. Il faut dire qu'une bonne partie de mon existence, sur mon déclin, consiste à examiner tantôt l'un, tantôt l'autre de mes membres et j'y trouve les suites de différents moments d'une longue vie; ces constatations m'ont amené à raconter certains épisodes, dont je ne me souviendrais plus sans en rencontrer les traces.

Commençons par la partie supérieure de mon crâne: j'y trouve sur le côté gauche les traces du pogrome de 1905. Je l'ai raconté autre part mais je me plais à remémorer cet événement où j'ai joué un certain rôle quoiqu'assez passif.

J'étais venu de Petersbourg à Kieff pour l'enterrement de grand'mère Rosenberg et pour aller, après, visiter la fabrique de sucre de Mohilev, où habitaient les David. La ville était remplie de troupes, 40000 hommes disait-on, car à la suite de la piteuse guerre du Japon, les esprits étaient surexcités et l'esprit de révolte pointait partout et des patrouilles sillonnaient les rues.

En rentrant du cimetière dans une victoria avec mon oncle Jacques nous fûmes assaillis par un groupe de vauriens à moitié ivres, qui nous bombardèrent de pierres. Saignant fortement de la tête, nous nous arrêtâmes chez un Karaïm, fabricant de cigarettes, dont le nom m'échappe. Cet homme que nous ne connaissions pas nous donna à nous laver et après nous avoir offert du thé, nous envoya à la maison, dans la ville haute, aux "Lipki". J'habitais chez mon frère Vladimir à la "Sadovaia" et fit venir le chirurgien Bykhovsky qui me pansa la tête. Le lendemain matin, nous constatâmes une grande inquiétude non seulement dans notre rue, mais aussi parmi les domestiques de la maison, qui se mirent à la quitter les uns après les autres, le cocher tout le premier emmenait les chevaux. Volodia partit se joindre à d'autres notables de la communauté pour aller prier le gouverneur de faire cesser le pogrome qui faisait rage au Podol la ville basse. Il ne restait à la maison que Clara avec sa femme de chambre anglaise, Green, qui déclara que si l'on attaquait la maison, elle saurait se défendre, notre cousin Jean, qui devait partir pour Mohilno, moi et la seule servante restée fidèle, une jeune polonaise du nom de Génia.

On voyait passer dans la rue des gens qui remontaient du Podol chargés de marchandise pillée, des femmes portant des objets dans leur tablier, un soldat tenant sous le bras un gros coupon d'étoffe - les sergents de ville ne les interrogeaient pas. Un remous se produisit, les passants pressaient le pas, crièrent "les pillards approchent". Clara, Jean et Green montèrent se cacher dans les combles. Un sergent de ville ouvrit la porte cochère et une troupe d'énergumènes firent irruption dans la maison, armés de gourdins. Ils se répandirent partout au rez-de-chaussée pillant ce qui était à leur portée pendant que, muni d'un bourrelet que j'avais saisi sur le chambranle d'une fenêtre pour me donner l'air d'être armé, j'en poussais quelques uns hors de la maison; la vérité m'oblige à dire que Génia, dans sa déposition devant l'enquête du procureur, affirmait que les agresseurs m'entraînaient dehors: qui croire?

Grégoire Brodsky, un bon chasseur qui habitait en face de chez nous accourait au bruit avec son fusil; il mit en fuite les pillards, ne sans en tuer un. De mon côté, j'eus à soutenir l'assaut de quelques hommes dont l'un m'assena un formidable coup sur la tête avec une lourde

chaise de bois du vestibule. Ce coup, ou peut être un autre, m'enfonça littéralement la tête dans les épaules avec ce résultat que le cuir chevelu éclata m'inondant de sang, une de mes dents de devant se brisa et le bouton de mon col fut rompu par la pression de mon cou gonflé. Je m'affaissais sur moi-même en perdant connaissance: je dois dire que, de ma vie, je n'ai ressenti un sentiment aussi intense d'apaisement, de tranquillité et de bien-être. Quand je rouvris les yeux, la première chose que je vis fut un des pillards qui avait reçu une des décharges de Brodsky, gisant par terre et rendant son dernier soupir. Je ne voudrais pas poser de saint, mais mon unique pensée fut celle de pitié pour cet être inconscient. Mais en même temps, je vis dans la rue le brigadier de police du quartier prendre des mains de Gricha son fusil; un instant après, les pillards se jetèrent sur lui et l'abattirent à coups de bâton. Je traversai la rue, sans toutefois pouvoir courir et me portai à son secours, je saisis un des hommes à la gorge, mais à ce moment une escouade d'infanterie, commandée par un officier, le fusil à la main, déboucha dans la rue du côté gauche. L'officier me visa; je lui criai "ne tirez pas sur moi, mais sur ces hommes" qui, voyant les soldats, étaient en train de déguerpir à toutes jambes et, pour plus de sûreté, je m'abritai derrière le poteau télégraphique qui se trouvait sur le trottoir. L'officier tira et je reçus la décharge dans le bas du mollet gauche. J'eus l'idée, en sentant cette brûlure, très forte mais instantanée que j'avais la jambe cassée et fus fort surpris de pouvoir rentrer à la maison sans être soutenu par qui que ce soit. La tranquillité était revenue dans le quartier; toute la famille se réunit, Volodia rentra. On me donna un bain, je me mis au lit et le chirurgien refit son apparition. En me déshabillant, je pus constater que les défenseurs de la religion et de l'ordre m'avaient, dans la bagarre, subtilisé ma montre avec sa chaîne. Je m'arrête dans la description de la suite des événements que j'ai relatés ailleurs. Un point cependant peu important en soi-même, mais intéressant au point de vue de la véracité d'une déposition: je reçus le coup de feu de droite à gauche, le poteau était entre moi et la troupe, donc la balle devait être entrée dans la jambe du côté droit pour sortir sur la gauche. Or, suivant le chirurgien militaire, une blessure causée par une balle forme un cône, dont le sommet se situe à l'entrée, tandis que la plaie de sortie est évasée. Donc, j'aurais dû me trouver entre le mât et le tireur puisque la cicatrice est plus large à droite qu'à gauche, mais alors j'aurais dû me trouver placé dans la direction de notre maison, ce qui est contraire aux faits, étant donné que je faisais face à la troupe que j'interpelaais.

Sur la partie droite de mon front, se trouvent les suites d'une petite opération que me fit le professeur Roux à Lausanne en 1920, il m'enleva un bout de graisse qui s'était logé là, je n'ai jamais su pourquoi. Je me plais à cette occasion de remémorer ce grand chirurgien qui était un homme de cœur et le type du désintéressement professionnel. Le tarif de cet homme, chez qui on venait se faire opérer de toutes les parties du monde, était de cinq francs la consultation. Je vins un jour, c'était vers 1910, accompagné de ma femme, lui demander conseil sur une foulure que je m'étais faite au tennis; il examine ma jambe et trouve que tout est en ordre. Je le prie d'examiner le poignet de mon épouse, qui l'incommodait depuis quelques mois, aussi une foulure. Prenant congé je lui demande ce que je lui dois - "c'est cinq francs" répond-il - "Pardonnez-moi, et Madame ? - Madame m'a posé une question incidemment étant avec vous, ça ne compte pas".

Ce désintéressement, je l'ai trouvé chez d'autres médecins suisses.

ainsi ce fut le Dr. Muret de Vevey qui, justement soignait ma jambe. Il vint plusieurs fois à l'hôtel me panser. Une fois, je le rencontrai sur le bateau. Il me demande comment je vais et me menant dans la cabine, il me refait mon pansement; une autre fois, c'est dans le jardin de l'hôtel où je le rencontre par hasard, qu'il me fait asseoir sur un banc et replace le bandage. Lorsque le traitement fut terminé, je lui demandai sa note; il me l'envoie - c'est 15 francs. Je vais le voir et lui fais remarquer que s'il est venu effectivement trois fois à l'hôtel, il m'a fait un pansement sur le bateau et un autre dans le jardin de l'hôtel. - J'ai été trois fois à l'hôtel exercer ma profession, mais je ne peux pas vous compter les fois que je vous rencontre dehors.

Mon oreille droite est plus épaisse que la gauche. C'est un accident qui m'est arrivé à Paris vers 1891 et il m'était pénible d'aller me fiancer avec une oreille presque monstrueuse. Un beau matin, je remarque que cette oreille est très gonflée, mais sans causer la moindre souffrance. Je m'adresse au chirurgien Félizet qui venait de devenir célèbre parmi la jeunesse plus ou moins dorée à la suite d'une opération qu'il avait faite à Emilienne d'Alençon, une cocotte célèbre, et qui le méritait car elle était bien jolie, les chevaux de sa voiture s'étant emportés, elle avait été projetée sur la route et son gentil petit nez avait été écorché. Félizet lui remplaça le morceau de peau endommagé par un autre morceau prélevé sur la cuisse, sans que l'on put apercevoir la suture. Il me fit donc une ponction qui donna une quantité formidable de pus, me demanda si je ne m'étais pas couché sur mon oreille pliée en deux, m'apprit mille francs et je ne l'ai jamais revu - je pense aux médecins suisses.

J'ai, dans le cou, une cicatrice que je cite uniquement par esprit d'ordre. C'était en 1920 qu'à Lausanne on m'opéra d'un furoncle, qui s'était manifesté à la suite du changement de nourriture après le régime d'abstention sous le gouvernement bolcheviste.

J'examine mon bras gauche et j'y trouve deux suites de tumeurs opérées dans ma tendre enfance, dont je n'ai aucun souvenir, l'une est sur l'avant bras, l'autre, sur le médium. Mais mon pouce gauche a eu mon attention durant toute mon enfance et une partie de mon adolescence. J'y sens une verrue minuscule qui m'est venue à Menton en 1866 ou 67 à suite d'une piqûre d'une feuille de cactus. Cette verrue m'a toujours servi à indiquer mon côté gauche et j'avoue que, jusqu'à présent, lorsqu'il m'arrive de devoir préciser le côté gauche, j'appuie instinctivement mon index sur cet excroissance. J'ai fait trois saisons à Menton, dont deux du vivant de Maman; la première fois Mimi y est né, mais comme j'avais vingt mois de plus que lui, je ne prétends pas que mes souvenirs se rapportent à ce premier séjour. C'est du second qu'il s'agit et mes impressions en sont très nettes. Il y a un an, mon cousin Paul de Hirsch m'a envoyé une photo dans le jardin de notre villa, on y voit notre chère grand'mère Rosenberg, le couple Hirsch et ses enfants; mes parents et tous leurs enfants y compris, je crois, ma soeur Babita, qui venait de naître, n'ayant pas le carton sous la main, je ne puis pas l'affirmer. C'est de cette époque que date ma fameuse fuite à la suite de Bohémiens dont j'ai parlé ailleurs.

Mon troisième séjour date de 1876. Nous étions en deuil de Maman et nous y passâmes l'hiver sous la direction de Melle Zdebauer pour soigner mon frère Marc, qui avait les poumons atteints. L'année suivante, il partit pour Madère avec notre professeur Rohmann où il mourut. Un souvenir amusant de ce séjour, c'est l'idée qu'eut Berza, âgé de 6 ans, qui essaya de planter au potager un os, reste d'un roastbeef pris à la cuisine, dans l'espoir de le voir transformé en bœuf l'année suivante.

Mais outre ces séjours, j'ai fait à Menton plusieurs visites, dont toute une série appartient aux quelques séjours qu'y fit, un bon quart de siècle plus tard, ma tante Théophile Warburg qui y soignait son rhumatisme, qui finit par l'emporter vers 1900. C'est en 1890 que j'y allais pour demander la main de Rosa.

Passons maintenant à mon torse. J'y ai deux cicatrices. L'une à la hauteur du foie. C'était à l'époque en 1921 que nous soignons la pauvre Rosa, que je commençais à avoir de la température et des douleurs bien supportables du reste, mais quand même, dès qu'elle eut rendu le dernier soupir, je fus obligé de me mettre au lit et je ne pus pas assister à son enterrement. Le Dr Marion constata une inflammation de la vésicule biliaire et exigea une opération. Le Dr. de Martell fut appelé et il fut décidé de m'enlever ma vésicule. Comme, par dessus le marché, je toussais beaucoup, on dut attendre que la toux passât avant d'intervenir chirurgicalement. Ce fut à la clinique de la rue Piccini qu'eut lieu l'opération. Qu'il me soit permis en passant de dire que je pus voir dans la salle d'opérations, toute peinte au Ripolin blanc, des paquets de je ne sais quoi empilés sur le haut des armoires qui semblaient n'avoir jamais subi le contact d'un torchon. Martell me raconta dans la suite qu'il trouva la vésicule nullement enflammée, mais remplie de calculs. On ne pensa pas à l'éliminer. Le mal provenait d'adhésions au foie même qu'il râcla. Malheureusement, ma toux reprit le lendemain de l'opération, l'appareil sauta, un éventrement se produisit et Martell eut à recoudre la peau de mon ventre sans pouvoir refouler le boyau à l'intérieur du dernier (la peau de dessous), il m'en est resté une enflure peu esthétique à la ceinture.

A cette occasion, j'évoque le sympathique souvenir de Lioudmila Léonidovna Gigalina, l'infirmière qui avait soigné ma femme avec dévouement et intelligence. Elle resta auprès de moi jusqu'à ma sortie de la clinique. C'était la fille d'un général d'artillerie à cheval de la garde pleine de talents et possédant une belle voix que soigna Litvinne quand elle abandonna la médecine. Elle représentait le type classique de la femme russe - instruite, s'intéressant à tout, aimante, dévouée, ne refusant aucun service, très pieuse (je me souviens avec attendrissement du signe de croix qu'elle fit au dessus du corps de ma pauvre Rosa au moment où elle rendit l'âme). Mais la discipline morale lui faisait absolument défaut; étant foncièrement conservatrice en politique, elle s'essayait à la cuisine, rendait des services aux domestiques et leur développait des théories abracadabrantes qui eurent pour résultat de désorganiser notre ménage si bourgeois.

Ma seconde cicatrice à l'abdomen provient d'une tumeur ou abcès survenu à l'intestin que m'opéra le Dr. van Lier d'Amsterdam, assez vite après ma première opération. Ici aussi, je serais ingrat si je ne mentionnais pas l'excellence des cliniques hollandaises et de leur personnel féminin, soit diaconesses, soit soeurs laïques; bonne éducation, instruction, humeur égale et avenante, provenant souvent de très bonnes familles et n'ayant pas toujours l'intention de s'enfermer dans le célibat; à la clinique du Prinsengracht d'Amsterdam, j'ai vu le charme d'être soigné par des jeunes filles qui se marièrent au bout de deux ou trois ans de service et la directrice me confirma que l'on ne cherchait pas du tout à attacher les gardes à l'institution, voulant donner aux nombreuses postulantes la possibilité d'apprendre les soins et de céder la place à de nouvelles candidates.

Ma jambe droite n'a qu'une cicatrice sur le côté intérieur de la cuisse. C'était à Lévaçovo vers 98. Je passais sur un léger pont de notre datcha, ou villa, et une planche vermoulue du tablier céda sous mon poids, je me trouvais suspendu au dessus du ruisseau qui, au mois de

juillet était certainement sec; je pus me remettre sur mes jambes, non sans laisser sur place une partie de mon pantalon et de ma peau. Ma guérison fut assez longue à venir. Dès les premiers jours je circulais librement et grâce aux soins de notre cher et aimé docteur Brünner, je pus vaquer à mes affaires en ville, mais la plaie ne se fermait pas et nous devenions impatients. De guerre lasse, nous tombâmes d'accord d'essayer la cure de soleil; je m'exposais donc à l'astre du jour et au bout de deux séances, mon épiderme se trouva reconstitué.

Je ne puis quitter ma jambe droite sans mentionner ma décalcification de la hanche que je soigne depuis bientôt 15 ans. Elle ne me fait pas souffrir, mais m'empêche de circuler librement, ce qui complique énormément l'existence d'un réfugié.

Sur le genou gauche, j'ai une cicatrice qui me rappelle Kissingen en 66 ou 67. Dans le jardin de la villa que nous habitions, il y avait un bassin entouré de pierres ponce. Je ne sais plus à la suite de quel mouvement trop brusque, cela m'arrivait souvent dans mon enfance, je tombai à plat ventre sur ces pierres. J'eus le genou déchiré, il s'y fit une inflammation, et je restai bien quinze jours étendu, la jambe enfermée dans un appareil.

J'ai deux souvenirs de ce séjour en Bavière. Le premier, c'est pour ce voyage que mon frère Mimi et moi reçûmes nos premières culottes, jusqu'à ce moment là, nous portions le costume écossais. Je vois encore ce costume en grosse toile écrue orné d'une lisière rouge. Le second souvenir est le geste héroïque de Mimi qui jouant avec des soldats de plomb dans le jardin du Kurhaus se mit tout à coup à les piétiner en s'écriant "C'est ainsi qu'on fait aux Prussiens!" à la grande satisfaction des promeneurs. C'est vers la même époque, peut-être en 68 ou 69 que le juge de paix de Kreuznach infligea une amende de 10 marcs à notre professeur Neubauer pour avoir insulté un conducteur de chemin de fer en le nommant Bismark.

Puis vient mon mollet avec la brûlure causée par la balle dont j'ai parlé en décrivant le pogrome de Kieff.

Le talon porte la trace d'une bête de blessure provenant d'une paire de bottes que je m'étais achetée à Heligolande vers 1878. Nous étions en visite, Mimi et moi, chez notre tante Théophilie. Elle adorait se promener en mer dans un bateau à voile de pêcheur et plus la mer était agitée, plus elle était heureuse. Je partageais son goût, mais on rentra au port trempés jusqu'aux os. Mes bottines parisiennes souffraient trop de ce traitement à l'eau salée et force me fut de prendre des bottes de pêcheur, elles étaient certes imperméables, mais d'un dur inimaginable et très vite, ne portant pas de gros bas de laine comme les bateliers, j'eus une vilaine plaie qui mit des mois à se fermer.

Les tendons de ma cheville se rompirent à la suite d'un accident de cheval et mon pied n'est plus d'aplomb depuis cette époque, c'est à dire depuis 1880. C'est aux Isles, à Saint Pétersbourg. Nous passions l'été au Kamenny Ostrov. David, Louise, Mimi et moi nous étions en train de rentrer d'une promenade à cheval quand sur la place du théâtre mon cheval s'est effrayé, je ne sais plus pour quelle raison, et s'est emporté dans la direction de son écurie et de notre villa qui étaient voisines. Mes compagnons ont pu calmer leurs montures, mais mon cheval ne voulait pas entendre raison. Je me mis à le fatiguer en le faisant tourner autour de la place, mais en vain; voyant que je ne serais pas le maître, j'hésitais entre deux alternatives, ou bien me laisser glisser à terre et me rendre la risée de mes frères, ou risquer ce qui pouvait advenir. Mon orgueil me fit choisir la dernière. Le cheval prit définitivement le mors aux dents et s'élança au plus court vers l'avenue qui longe la rivière,

mais pour y arriver, il se jeta entre la maison du coin et l'arbre qui était devant. Je crus que nous allions nous écraser contre le mur, mais grâce à la vitesse acquise, nous pûmes juste passer. Seulement, si je me souviens bien, le cheval se blessa et s'arrêta. L'espace libre était si exigü que le talon de ma bottine droit fut arraché par la gouttière et je reçus contre l'arbre une contusion à l'épaule gauche, mon pantalon fut déchiré et les tendons de mon pied rompus. Je ne puis plus dire si j'ai pu regagner la datcha à cheval ou si l'on est venu me prendre, je ne me rappelle plus non plus si j'ai été couché longtemps, ce que je sais, c'est que pendant plusieurs années, mon pied gauche se faisait sentir à la moindre fatigue et si vous passez sur la place du théâtre en bois du Kamenny Ostrov, vous ne croiriez pas qu'un cheval et son cavalier eussent pu passer entre la maison et l'arbre.

Je termine en parlant de mon orteil gauche. Lors de notre séjour à Loèche en 1920, je fis une excursion dans la montagne avec mes deux filles, Véra et Lilia, nous fîmes l'ascension de la Torrent Alp à 3000 mètres de hauteur. Je ne ressentis ni douleur ni fatigue, mais assez vite je remarquai que l'ongle de l'orteil était devenu parfaitement noir et j'appris quelques années plus tard du Dr Delprat père qu'à la suite de longues marches en montagne, l'orteil pouvait se déformer. Ce qui est intéressant, c'est que la corne ne se détacha du doigt qu'après dix-huit ans et que le nouvel ongle, légèrement incliné de côté, ne demande pas encore à être taillé après vingt ans.

En terminant, je remarque que tout ça, ce ne sont que des bobos en comparaison des souffrances morales que la victoire des Germains nous cause. Mais, quand même, je suis heureux d'avoir pu souligner l'intelligence et le dévouement du personnel médical auquel j'ai eu si souvent affaire.

Amsterdam, le 17 Août 1939

Ma chère Lilia,

Tu m'as donné à résoudre un problème qui est certainement au-dessus de mes forces. Tu veux connaître l'histoire de notre famille, mais malheureusement, je ne me suis jamais occupé de cette question pour la simple raison que j'ignorais que nous eussions une histoire. Ce n'est qu'avec le temps et surtout depuis le Jubilé de 70 ans de ton grand-père Horace, que j'ai réalisé qu'Israël avait certaines obligations envers nos ancêtres. Mais je n'ai pas fait les recherches nécessaires et maintenant je suis seul, après la mort de grand-père, de l'oncle David et de Sliosberg, à rassembler les données qui t'intéressent. Ma réponse, je ne dis pas mon travail, contiendra beaucoup de lacunes et pour ceux qui demandent une certaine documentation, je citerai le livre de Maggid qui a paru en 1898 en hébreu. Lui-même a puisé ses données d'un côté dans la littérature historique juive à partir du XV^e siècle et de l'autre dans les archives des synagogues, surtout dans les " Pinkhas " ou procès-verbaux des synagogues des vallées du Rhin et du Danube, de Pologne et de Lithuanie, pays dans lesquels ont vécu tes ancêtres et dont un bon nombre ont joué un rôle comme talmudistes, savants, médecins, car jusqu'au XVIII^e siècle, ils s'occupaient surtout de travaux intellectuels, mais souvent justement grâce à ce travail du cerveau, ils étaient en vue dans les communautés qu'ils traversaient et leur opinion en imposait à leurs coreligionnaires. Il faut ajouter qu'il y a nombre de cas où les Chrétiens s'adressaient aux rabbins pour arbitrer leurs querelles. Et puis, il y a le livre de Sliosberg sur ton grand-père que tu connais et ses souvenirs; il y a encore des mémoires parus aux Etats-Unis.

sur les Barons Joseph, Horace et David, de Saul Moïssevitch Gunzburg qui a paru l'année dernière; enfin les Encyclopédies juives.

Notre nom de famille provient de la ville de Gunzburg près d'Ulm sur le Danube en Bavière. L'orthographe en varie suivant le caprice du détenteur du nom et je me souviens du temps où ton grand-père écrivait "Günzburg" avec un tréma. Au point de vue français, c'est l'inscription sur l'Arc de triomphe qui en donne l'épellation la plus exacte en tenant compte de la prononciation du "z" allemand, c'est "Guntzbourg". Il faut te dire que les noms de famille israéliques ne sont devenus obligatoires en Europe que vers 1848 lorsque les gouvernements établirent leur état civil; c'est ainsi que l'on explique les noms fantaisistes de Goldenblum, Rosenberg, Brillant, etc.. Certaines familles ont conservé le nom de leur lieu d'origine; je fais abstraction des noms Cohen et Lévi qui indiquent leur origine depuis les temps bibliques.

Notre premier ancêtre auquel on applique le nom de Gunzburg fut Rabbi Simeon Gunzburg que certains auteurs appellent aussi Ulmo du nom de la ville voisine d'Ulm; il vécut de 1506 à 1586, mais les historiens nomment son grand-père Yehiel et son père Abraham et font provenir la famille de la ville de Porto près de Verone en Lombardie. Les Juifs s'y seraient réfugiés d'un côté à la suite de l'exode d'Espagne en 1492 et d'un autre, à la suite de pogromes spécialement intenses suscités dans la première partie du XV^e siècle en Allemagne par les sermons du légat du Pape Capistrone. Rabbi Simeon fut un homme remarquable, tant au point de vue du commerce que de la culture générale; il s'adonna aux mathématiques et à l'astronomie, mais en même temps il trafiqua sur le Danube et parvint jusqu'en Bohême et en Pologne et la tradition veut que grâce à ses

relations et à sa renommée, il atteignit Rosen et fut reçu à la cour du roi Sigismond II. La descendance de Rabbi Simeon est établie jusqu'à nos jours, c'est à dire sur un espace de 18 générations. Quarante quatre membres de la famille ont laissé des traces dans la littérature juive et j'ai fait établir un catalogue de leurs oeuvres. Ce qui frappe d'une façon pénible, c'est de constater combien peu de nos ancêtres ont eu un domicile fixe couvrant plusieurs générations. L'allégorie du Juif Errant aurait-elle un fond d'authenticité ? Peut-être est-ce pour le mieux, car autrement nous serions encore aujourd'hui à croupir en Germanie. Néanmoins nous pouvons constater approximativement et en grandes lignes les pérégrinations de nos ancêtres à travers l'Europe. On peut dire que du Palatinat ils se transportèrent en Pologne et en Lithuanie vers la fin du XVIIe siècle, mais il y en eu vers le milieu du XVIe. L'installation en Russie propre date de mon arrière grand-père Gabriel-Jacques qui naquit à Vilno en 1793 et se lança dans le commerce, sans toutefois abandonner son intérêt pour la science purement pieuse - c'est lui qui commença à former la bibliothèque à laquelle je reviendrai plus tard.

Ce qui est intéressant à constater, c'est que dans la famille on s'est empressé de s'associer au mouvement intellectuel dit la "haskalah" - l'éclaircissement du XVIIIe siècle et ce mouvement atteignit son apogée lors de la fondation par mon grand-père Joseph de la " Société pour la propagation de l'Instruction parmi les Israélites en Russie ". Cette société fondée à Pétersbourg en 1863 a été la première de ce genre agréée par le gouvernement et forme un des jalons posés par les Baron Joseph et Horace pour la reconnaissance du droit des Juifs à prendre part au mouvement d'éclaircissement du XIXe siècle, tout en maintenant l'indépendance de leurs aspirations particulières.

Littérateurs et artistes

Dès l'arrivée à Paris, la famille a été en contact avec le monde artistique. Albert Wolff donnait des leçons de piano à mes tantes et par lui on était en contact avec les artistes de l'époque, mais je n'étais pas encore né et ne puis donner de détails.

Mes premiers souvenirs se rattachent à Ricard qui fit plusieurs portraits pour la famille et à Adam Salomon, le sculpteur en vogue sous le second empire. C'est de lui qu'est le buste de mon grand-père qui se trouvait dans la sacristie de la synagogue de Pétersbourg au moment de la révolution bolchéviste. Je me rappelle bien comment il racontait avoir fait, lui Israélite, le buste du pape Pie IX (à l'époque de la fameuse affaire Mortara). Si je ne me trompe, il y a de lui un buste de Napoléon III au Louvre. Ricard fit les portraits de ma grand-mère, de ma mère, de mon père, de ma soeur Gutmann au musée Bonnat de Bayonne et une ébauche de moi à l'âge de 6 ans. Il venait beaucoup à la maison.

Bonnat fréquentait chez ma mère et quand elle mourut à la fleur de l'âge, il fit son portrait de mémoire.

Chavet qui a été le maître de mon frère Marc. Merle a fait les portraits de ma soeur Sassoon et de mon frère Alfred.

Zichy était un Hongrois qui avait commencé sa carrière en Russie comme enlumineur de photographies et était devenu peintre attitré de la maison de l'empereur. Il était un intime chez nous et a beaucoup travaillé pour mon père. Il fit entre autres, une série d'illustrations du Faust de Goethe. C'était un homme tout ce qu'il y a de plus spirituel et ses lettres rejaillissaient d'esprit.

Un des plus intimes, et jusqu'à sa mort, fut Alexis Bogoliuboff, ancien officier de marine et ami d'enfance de l'empereur.



reur Alexandre III. Installé à Paris depuis pas mal de temps, il était l'âme non seulement des cercles artistiques russes, mais de toute la colonie. Inutile de caractériser son talent de peintre de marine. Il s'intéressait beaucoup aux progrès artistiques de mon frère Marc et je dois avouer que quand ce dernier présenta au salon sa " Graziella ", Bogoliuboff y ajouta, mais très peu, quelques coups de pinceaux.

C'est par lui et par Tourgenieff que fut fondé le cercle des artistes russes et qui était logé dans la dépendance de notre maison de la Rue Tilsitt.

Ce cercle qui réunissait régulièrement ce qu'il y avait d'artistes et en général d'intellectuels, joua un certain rôle dans le mouvement artistique russe à Paris. Qu'il me soit permis de placer ici une petite histoire qui touche notre famille. Lors de la visite en France de l'empereur Alexandre III, du temps qu'il était encore héritier, Bogoliuboff organisa au cercle une exposition russe que leurs Altesses visitèrent. Mes frères Pierre et Vladimir qui avaient 7 et 6 ans furent chargés d'offrir des fleurs à la Grande Duchesse. Pierre fut tout à fait à l'aise et mena la Grande Duchesse voir certains tableaux appartenant à mon père. La Grande Duchesse d'approchant de Vladimir lui dit " Pourquoi es-tu si tranquille mon enfant ? " . " On m'a défendu de parler ", répondit-il.

Si Bogoliuboff était l'âme du cercle au point de vue des artistes, Tourgenieff s'y intéressa beaucoup au point de vue des littérateurs, mais comme il est dit plus haut, il ne s'intéressait pas à la politique et c'est ainsi qu'il amena un soir son ami Lavroff, le célèbre révolutionnaire qui, si je me trompe, avait été condamné à mort dans son pays. A cette occasion de nouveau il y eut de grandes difficultés avec la police russe.

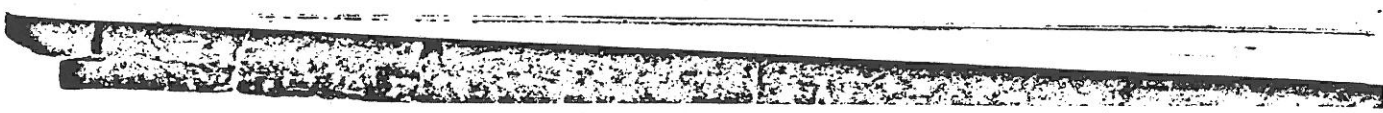
Charlamoff, Lehmann, Szindler furent des amis de mon père. Ce dernier reçut dans l'intention de compléter son talent, une commande de copies de quelques tableaux de Rembrandt.

Antakolsky s'était installé à Paris vers 1878. C'était un Israélite convaincu; il ne parlait du reste aucune langue correctement et ses lettres si intelligentes, écrites d'un style artistique, sont déplorables au point de vue de l'orthographe.

Tourgenieff a été un ami fidèle et nous l'avons continuellement vu, tant à Paris qu'à Pétersbourg. Il est superflu d'insister sur ses qualités qui au-dessus de tout caractérisaient le grand seigneur. Une indulgence et une bonté de coeur sans limites, le distinguaient. Lors du pogrome de 1880, quand à Pétersbourg mon père ouvrit une souscription, Tourgenieff fut un des premiers à lui apporter Roubles 100.-, s'excusant de ne pouvoir faire plus.

Par lui on fut en relations avec la famille Viardot. Comme on sait, il avait fait sienne cette famille et il habitait une chambre modeste au 3ème étage de leur maison, Rue de Douai. Je me rappelle une matinée de bienfaisance arrangée par Madame Viardot dans sa maison. Elle était déjà une vieille femme et chanta " Si la mort est le but ". La pauvre dame n'avait plus beaucoup de voix. Tourgenieff lut les " Tziganes " de Pouchkine. Au commencement, sa déclamation était trop influencée par le rythme du vers, mais par la suite il s'échauffa et fit tressaillir la salle en donnant l'apostrophe d'Aleko.

Encore un trait qui caractérise Tourgenieff. Bekounin réfugié en Suisse, était devenu " propriétaire ", (ce qui n'était pas mal pour un socialiste de sa trempe). Il avait laissé 2 filles et comme elles avaient besoin d'argent, Tourgenieff sut persuader mon



mon père d'acheter pour Frs. 40.000,-- cette propriété qui se trouvait au-dessus de Lugano et s'appelait par une coïncidence curieuse " La Barcnata ". Plus tard mon père fit cadeau de cette propriété à Antakolsky. Je dis cadeau car A. avait promis de donner en échange, les copies de ses oeuvres les plus importantes, mais excepté pour une, il n'en fit rien.

Ilia Guinsburg fut dès ses débuts - il était un protégé d'Antakolsky - un boursier de mon père et il est touchant de retrouver dans leur correspondance, combien ces deux amis s'occupèrent de sa santé et de son développement artistique.

Anton Rubinstein était un fidèle et dans l'intimité il ne reniait pas son origine juive. En lui apparaissaient tous les symptômes du grand artiste, et son entrain, bien reflété dans sa personne physique, ressemblait à un torrent. Il était fondateur et directeur du Conservatoire de Pétersbourg et grâce à lui maints artistes reçurent des bourses de mon père. Par contre, il ne refusait jamais son soutien aux protégés de mon père et si j'ai raison, le conservatoire ne connut pas la norme (numerus clausus) applicable aux élèves Israélites.

Après Rubinstein il faut nommer Léopold Auer, également d'origine juive, qui devenu à son tour directeur du Conservatoire, protégea constamment les jeunes talents Israélites.

Nicolas Rubinstein, Brassin, Tartakoff qui passait pour être un fils de Rubinstein et qui aimait à parler le jargon, venaient chez nous.

Kramskoï fit plusieurs portraits des membres de la famille, entre autres celui de notre père, qui périt dans un incendie chez ma soeur Aschkenasy à Odessa. Pour un anniversaire de Rubinstein



mon père lui avait commandé un portrait du maestro à son piano, jouant au concert de la salle de la noblesse. Dans le public, Kramskoï représenta mon père et ma soeur de Gutmann . Ce tableau fut présenté par mon père au Conservatoire et doit y exister encore.

En mémoire de son fils Marc qui fut un artiste de talent, mon père fonda auprès de l'Académie des Beaux-Arts, une bourse réservée aux Israélites. Comme l'accès de nos coreligionnaires était presque prohibé à l'Académie, le prix ne fut que rarement attribuer et le capital en devint très important.

Il serait trop long de décrire le salon de Stassulevitch, le fameux éditeur du " Vestnik Evropy ". Sa femme, née Outine, était une amie de mes parents depuis sa tendre jeunesse et nous passions, surtout mes soeurs, une bonne partie de nos soirées chez elle. Là on rencontrait tout ce que la Russie avait produit de littérateurs et historiens. C'est de là que vient l'amitié de Vladimir Solovieff qui s'entendait si bien avec mon père dans le domaine de la foi. Il s'estimait heureux d'assister au " Seder " dans notre maison . Kavéline était du cercle, il se distinguait par une franche et naïve bonne humeur. Je faisais mon service militaire et me voyant entrer dans le salon avec mon sabre et mes éperons, il s'écria " Vot nasse pobedonostnce i christoljubivoe voinstvo ".
r

Gontcharoff, Koni, Arsénieff, Boborykine vinrent assez souvent chez nous.

Aux eaux, nous rencontrions Gretz, l'historien, le docteur Loewenstein, Grand Rabbin de Lemberg et grand connaisseur de la littérature hébraïque. A Paris, avant mon temps, Munk le philosophe, avait été l'ami de la famille.

Le fameux Dr. Botkine qui disait à mes soeurs que pour les

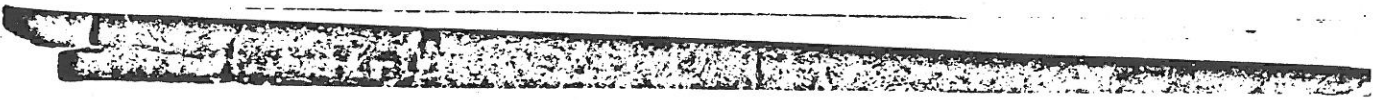
jeunes filles, le moyen le plus efficace de se guérir d'un refroidissement était d'aller au bal, fut plus qu'un consultant pour nous et l'amitié des parents se reporta sur la seconde génération.

Puis-je parler de mon père sans rappeler le Docteur Joseph Bertenson qui avait étudié les lazarets de l'armée allemande pendant la campagne de 1870 et qui, soutenu par l'impératrice Marie Alexandrovna, la femme d'Alexandre II, installa l'hôpital en baraquas, oeuvre à laquelle mon père participa.

Sur le conseil de Bertenson mon père fit au moment de la guerre de Turquie, en 1876, un don de quinine au " Comité des Dames " dont l'impératrice était présidente. Ce produit nouveau pour l'armée dut être importé de l'étranger et fit grande impression. Mon père fut nommé membre du comité, qui était ce qu'il y avait de plus huppé alors et à son enterrement 25 ans plus tard, un chambellan en grand uniforme vint déposer de la part du comité, une couronne de fleurs sur son cercueil.

Puisque je parle de l'impératrice Alexandra, je dois rappeler les relations de mon père avec la maison de Hesse dont elle provenait. En sa qualité de banquier, mon père fut nommé consul général de Hesse et plus tard en 1870, reçut le titre de baron, mais il refusa de l'accepter si le titre n'était pas octroyé à son père et ce n'est qu'en 1874 que l'affaire fut réglée définitivement.

Le prince Alexandre de Hesse, le père du grand duc régnant et de l'impératrice, ressentait une amitié toute particulière pour mon père et ne manquait jamais de lui rendre visite lorsqu'il venait à Pétersbourg. Cette sympathie continua avec ses enfants les princes de Battenberg et lors de la nomination d'Alexandre de B. comme prince de Bulgarie, il demande à mon père de lui construire un chemin de



fer et d'installer une banque nationale. Pendant quelques années nous eûmes à Pétersbourg les visites de ministres et fonctionnaires bulgares, mais on n'arriva pas à s'entendre définitivement.

Adelina Patti - Ce fut juste avant ou tout de suite après la guerre de 1870 que tout enfants nous fûmes appelés au salon un jour qu'elle faisait une visite accompagnée de son impresario Strackosch.

Dix ans plus tard nous la revîmes à Pétersbourg à l'opéra italien sur la scène dans "Gazza ladra" de Rossini, et une fois dans sa loge, à un concert que la troupe italienne donnait en matinée. Elle y était avec son mari, le marquis de Caux et Nilson que nous entendîmes dans Faust de Gounod. Ma mère ne manquait jamais de nous faire entendre dès l'âge le plus tendre, les artistes célèbres. C'est ainsi que de passage à Prague en 1868 ou 69 (nous revenions en voiture de Marienbad), elle nous mena entendre la célèbre Clara Ziegler dans "Emilia Galiotti". Je devais avoir 5 ou 6 ans. Notre mère avait fait une révolution au Théâtre de Pétersbourg; quand elle menait ses enfants au spectacle, elle les mettait sur le devant de la loge et cela était une innovation car jusque là les enfants restaient dans le fond de la loge.

Mais revenons à Patti. A cette époque elle chantait avec un ténor italien Nicolini, qui passait pour lui faire la cour. Tout le monde connaît la scène entre Marguerite et Faust à la fenêtre. Or, Nicolini profitait de l'occasion pour se conduire d'une façon particulièrement intime avec sa partner. Cela dégoûtait profondément de Caux qui avait un fauteuil au premier rang et qui paraissait très agité. L'empereur Alexandre II se faisait un plaisir de faire bisser la scène, afin, disait-on, de se payer la tête du marquis, plutôt que d'entendre les deux voix merveilleuses.

Le ménage de Caux ne dura pas longtemps et nous apprîmes par les journaux qu'il y eut divorce et que la Patti devint Madame Nicolini. Au bout d'un autre laps de temps, elle épousa son masseur le Baron de Cederholm.

En 1887, j'entendis encore la Patti à un concert au Albert Hall de Londres. La salle était comble, mais la voix de la diva, tout en ayant un ton doux, était déjà ce qu'on appelle la voix felée.

Tamberlio, d'illustre mémoire, vint chargé d'ans, donner des concerts à Pétersbourg vers 1885. Il n'avait plus que bien peu de voix alors. Quand il fit sa visite chez mon père, ce dernier lui fit compliment sur sa bonne mine et rappelant les anciens temps, compara sa propre calvitie avec la tête chevelue du ténor. Il répondit avec un fort accent italien : " Mais, baron, donnez-moi pour 5 minutes votre tête, une bougie et un bousson et vous serez aussi beau que moi.

Politique

La déférence des gens en place pour mon père était de notoriété publique, ce qui permit au moment de la première révolution à une feuille humoristique de gauche de représenter dans un dessin mon père à cheval, mené à la bride par Pleshve, mais avec une vieille Israélite, qui d'une fenêtre lui déverse un pot de chambre sur la tête. La légende portait : " le Mardochée moderne ".

Les pogromes étaient comme on le voit plus ou moins organisés, mais on n'a jamais pu prouver que les autorités en étaient, quoique bien des gouverneurs les voyaient d'un oeil sympathique et il était convenu pour ainsi dire officiellement, de n'intervenir que le troisième jour du pillage. Et alors les désordres cessaient comme par enchantement.

Vous savez que dans les pogromes jusqu'en 1905, il n'y a pas eu de meurtre et que le pillage n'arrivait pas jusqu'aux maisons des riches. A cette date-là, la pratique changea et l'on tua un peu partout. A Kieff il y a eu peut-être 150 tués et à Odessa 600 (?). Du reste, à cette époque, la force armée se mit à tirer sur les Israélites (moi-même j'ai été blessé d'un coup de revolver tiré par un officier à Kieff). A Keltzy, ce sont les militaires qui ont commencé le pogrome.

Quand étant seul à Pétersbourg, je suis allé prier l'adjoint de Stalypine, le prince Gagarine, de faire cesser un pogrome (je crois qu'il s'agissait de celui de Keltzy), il me promit d'envoyer immédiatement une dépêche et ajouta, montrant du geste son cabinet de travail : " Vous voyez nous sommes emprisonnés dans ces cages de verre; nous ne voyons que ce que l'on veut présenter à nos yeux ".

Il faut dire que ce même Gagarine dit une fois à mon frère

David que Stalypine se plaignait de ce que les Gunzburg, c.à.d. notre père et David, étaient persuadés (c'était son expression) que les pogromes étaient fomentés par le gouvernement.

Autre pogrome !

1891 - C'était dans une petite ville entre Koutaïs et Poti qui s'appelait Nahitchewan ou quelque chose comme Hatchatour, mais se terminait pas un i . C'était au moment du Soukkoth; on est tout à coup venu chez mes hôtes dire qu'au bazar on répandait le bruit que les Juifs avaient assassiné - naturellement pour les besoins de la fête - un enfant chrétien. J'ai immédiatement télégraphié à Papa et la population israélite a naturellement passé une mauvaise nuit. Le lendemain on est venu nous annoncer que le procureur avait mis en liberté les gens accusés du crime et que le soi-disant enfant était un grand diable russe qui n'en savait rien. Je me suis lancé au télégraphe et j'ai envoyé la dépêche suivante:

" prokuror otkazalsja po gluposti pokozaniy ot presledovaniy
L'expression " po gluposti " qui n'était peut-être pas correcte au point de vue grammatical a profondément choqué l'employé du télégraphe qui m'a assuré que je n'avais pas le droit d'offenser un employé de la justice dans une dépêche , car pour lui " po gluposti " s'adressait au procureur. J'ai dû changer mon texte et puis voilà, tu vois que mon rôle a été des plus modestes. Maintenant il s'agit peut-être de savoir comment le procureur aurait agi si je n'avais pas protesté à Pétersbourg.

Les militaires

La vie en Russie nous mettait perpétuellement en contact avec les représentants de l'armée et mon premier souvenir d'un militaire se rattache au général Tchernik; nos deux familles étaient très liées et je me rappelle avoir porté pendant la guerre de 1870 un costume de moujik, cadeau de Madame Tchernik. Plus tard en Russie, les relations ont continué: une fois que la famille Tchernik était restée à dîner, nous avons conduit les 2 garçons dont l'un s'appelait Poulia, se laver les mains avant de se mettre à table. L'un d'eux chercha dans tous les coins de la chambre et nous dit : " Il n'y a pas de bon Dieu ici ".

Le général Tchernik avait été attaché à la personne de l'empereur Alexandre II. Héritier du trône, il avait fait un voyage en Italie et il était alors très épris de Lady Loftus dont le mari était ambassadeur à Rome et si je comprends bien il avait été question pour le grand duc de susciter un divorce et d'épouser morganatiquement la femme de l'ambassadeur. Le grand duc avait commandé un magnifique bouquet qu'il devait présenter à Lady Loftus, mais un ordre impératif de l'empereur Nicolas exigeait que son fils quitta le jour même pour aller à Darmstadt se fiancer avec la Princesse de Hesse. Le général demanda au grand duc ce qu'il fallait faire du bouquet. " Faites-en ce que vous voudrez " fut la réponse. Tchernik emballa le bouquet et le garda, rentré en Russie, comme une relique.

En 1872 nous étions en train de nous transporter de Paris à Pétersbourg, mais arrivés à Vilna nous ne pûmes continuer et je crois bien que c'était à cause de grandes manoeuvres. La gare était remplie de militaires en grand uniforme - on attendait le



général Todtleben. Quand il arriva après les cérémonies militaires, il vint causer avec ma mère, mais ma mère ne quittait jamais ses enfants. Je me mis à jouer avec les plumes de coq qui ornaient le casque du général. On me fit une remontrance mais Todtleben m'abandonna son casque et c'est ainsi que je fis connaissance d'un héros de l'histoire de Russie. Bien plus tard, je rencontrai son fils et ses filles dans la société des Korff. Par la femme de ce dernier née Muller, nous nous liâmes avec la famille du Baron Nicolas Korff dont la fille épousa Serge Potozki et ces deux noms me rappellent l'histoire des Israélites au commencement du siècle. Un des frères du Baron Nicolas Korff, le Baron Boris, commandait le régiment de cuirassiers de Gatchina et fut envoyé avec son régiment prendre part à l'apaisement dans le sang des Provinces baltiques en 1905. L'ordre était de pendre ou fusiller sans jugement les gens sur lesquels on avait des soupçons. Mais Korff qui était un gentleman et pas un antisémite ne pouvait pas supporter cette façon de réprimer une insurrection et ne pouvant désobéir à ses chefs, il se logea une balle dans la tête.

Le père de Potozki était Professeur à l'académie militaire et sa femme née Scheidemann possédait avec sa soeur Engelhardt, une propriété, si je ne me trompe, près de Gomel. Madame Engelhardt se rendait parfaitement compte de la situation désespérée des Israélites dans la contrée et elle fonda avec la collaboration de mon père une école d'artisans ou d'agriculture, spécialement à l'intention de nos coreligionnaires.

C'est aussi en 1872 que j'ai vu à la table de ma mère le célèbre général Mouravieff-Amoursky qui était déjà bien vieux et puisque nous touchons à la Sibérie, je n'oublie pas le vieux général



von Dittmar qui avait été gouverneur d'Irkoutsk. Il me semblait
avoir perdu cette place à la suite de certaines fêtes athéniennes.
Il avait données dans son palais et où dans les bosquets du jardin on
trouvait des statues dévêtues en chair et en os.

Les affaires de mon grand père le mirent en relations avec
les frères Comtes Lewacheff, dont l'un portait l'uniforme des ti-
railleurs de la famille impériale. La propriété de Chmelnik en
Bessarabie leur appartenait et c'est d'eux que mon grand père l'a-
cheta. Il n'oubliait jamais Madame Debora Dynine, une belle-soeur
de ma grand-mère qui était une femme très intelligente et dont le
mari avait été durant de longues années le fermier des comtes.

Les frères Comtes Pierre et Paul Chouvaloff venaient beau-
coup à la maison, je crois qu'ils participaient aux affaires de mi-
nes d'or de mon père. Pierre avait été chef de la troisième section
et était ambassadeur à Londres. Paul avait commandé les troupes de
la garde, puis avait été ambassadeur à Berlin et enfin gouverneur
général de Pologne. Quand je suis devenu officier, en me félicitant
de ma promotion il me déclara que s'il y avait une guerre, il se
réservait de m'attacher à sa personne comme aide-de-camp. Il ne prit
plus part à des guerres et pour la campagne de Mandjourie on ne rap-
pela pas de la réserve les officiers israélites pour ne pas avoir,
disait-on, à leur donner des commandements. Il venait dîner à la
maison, mais il y mettait comme condition qu'on lui serve du fro-
mage à la fin du repas et cela faisait le tourment de Meyer à cause
des assiettes maigres qu'il fallait apporter.

A côté d'eux il faut signaler le général Astachoff qui était
l'aide de camp du grand duc Nicolas qui était très fier de broder
lui-même et qui se faisait un plaisir de parler le jargon.



Le général Herschelmann qui s'était distingué au pied des Balkans dans la guerre de Turquie, avait le type juif le plus prononcé; on pouvait croire qu'il sortait de Francfort. Beaucoup plus tard, son fils au moment de la première révolution a été gouverneur ou chef de police à Moscou et fit preuve d'un antisémitisme acharné.

Le général Bobrikoff qui était chef de l'état major de la garde et qui devint plus tard gouverneur général de Finlande, où il trouva la mort, était patriote russe avant tout et comme Aksakoff il n'a jamais critiqué les Israélites. Il était très intelligent, mais pas mal cynique. Un jour à table, comme on félicitait le comte Ignatieff de sa nomination au poste de gouverneur général de Sibérie, Bobrikoff émit l'opinion que le comte serait le dernier titulaire de ce poste. Comme on lui demandait des explications, il répondit : "Je ne puis rien vous dire, mais je sens qu'après l'administration du général, on supprimera le poste ". Et effectivement, il ne se passa pas beaucoup d'années avant que le comte Ignatieff se soit rendu insupportable à Irkoutsk et en le congédiant, le gouvernement partagea la Sibérie en deux provinces.

Puis-je rappeler ici une scène qui me fut personnelle ?
Dîner chez mon père: convives - Bobrikoff, Semiakine, Adelson, Baron Uxkühl von Hildebrand qui tenait une haute fonction au ministère de l'Intérieur. Bobrikoff se plaignait des Finlandais, dont la rente était au pair et qui ne connaissait pas d'alphabets, Uxkühl critiquait les Polonais, Semiakine se plaignait des Israélites qui parlaient trop bien le russe, mais encombraient le trottoir quand il passait. Je ne pus me retenir de dire : " Je vois que tous vous vous intéressez au développement des Juifs, des Finlandais, des Polonais, mais dans le gouvernement y a-t-il quelque qui s'occupe



du paysan russe qui croupit dans l'ignorance et la saleté ". Quand les généraux furent partis, je reçus une forte réprimande de mon père.

En 1872 eut lieu à la synagogue de la Fontanka, un service solennel, je ne sais plus à quelle occasion, peut-être l'inauguration de la salle. Mon père ne manquait pas une occasion d'intéresser le monde officiel au développement de la communauté et je me souviens de l'entrée du Prince Souvoroff, qui devait être gouverneur de la province, et du général Trépoff, le fameux préfet de police, tous deux en grand uniforme. C'était certainement la première fois que Souvoroff entra dans une synagogue, car Trépoff eut toutes les peines du monde à lui faire garder son casque sur la tête; cela ne coïncidait évidemment pas avec ses idées sur la sainteté du lieu.

Le général Adelson était commandant de la ville de Pétersbourg. C'était un charmant homme, toujours gai, souvent pochart et spécialement dévoué à mon père. Il ne se cachait pas d'être cousin du banquier Adelsen de Berlin qui n'avait pas changé de religion et qui était à son tour parent de notre ami Sliosberg.

Bobrikoff protégeait le colonel Blook et le général Semiakine. Le premier avait commandé le régiment des lanciers de Volynio dans lequel mon frère David avait fait son service. Quelques années après, j'entrai au régiment, mais très vite le colonel fut fait général et devint commandant des gardes à cheval. Il a toujours été très bon pour nous, mais il n'était pas désintéressé. Quand mon frère David quitta le régiment, il lui racheta pour 400 roubles son cheval qui avait coûté 1000 roubles, mais il ne paya jamais cette somme. Quand j'arrivai au régiment, il voulut me vendre le même cheval pour 1000 roubles, mais je connaissais l'histoire et ne lui payai que

400 roubles, mais avec la promesse de raconter au mess des Officiers que j'avais payé 1000 roubles.

Le général Semiakine qui avait commandé un régiment d'infanterie à Pskoff, devint, grâce à la protection de Bobrikoff, gouverneur de Podolie - il ne s'y distingua pas.

On peut dire que de tout temps, la famille a été liée avec la garde à cheval. Avant ma naissance, de jeunes officiers de ce régiment qui fréquentaient chez les Kanchine et étaient des amis de Rohmann, venaient danser chez ma mère; c'est ainsi que nous connûmes Masloff Odcevsky qui, de mon temps, fut lieutenant colonel du régiment et Maximovitch qui fut beaucoup plus tard ataman des Cosaque du Don. Du temps de la visite du président Faure, il avait été attaché à sa personne et le président, en rentrant en France, lui avait adressé une barrique de cognac d'une grande valeur. Le cadeau mit beaucoup de temps à atteindre Charkoff ou Novorossisk et le tonneau arriva vif. Népokoitchitzky, le fils du chef d'état-major pendant la guerre de Turquie, s'était lié d'amitié avec mon oncle Salomon. Il avait une ravissante femme née Fehleisen. Il était aide de camp du régiment et par conséquent, c'était lui qui s'occupait de l'orchestre. C'était un excellent homme, mais quelquefois emporté. A une répétition, le violoncelliste l'avait exaspéré. Il lui arracha l'instrument des mains et le défonça en lui donnant un coup sur la tête. Le capitaine fut mis aux arrêts pour avoir maltraté un homme et endommagé la propriété de l'état. Il avait les plus beaux chevaux de Pétersbourg, mais je crois qu'il ne les avait jamais payés.

Du temps qu'on dansait chez nous, nous avons eu plusieurs fois l'orchestre à cordes du régiment et une fois, notre bal avait eu lieu le même jour que celui du palais. Comme au palais, on ren-

- 1 -

voyait le monde vers minuit, nos officiers arrivèrent de là chez nous dans leurs uniformes de cour rouge, ce qui rehaussa particulièrement l'éclat de la fête. Presque toujours, c'étaient des officiers de la garde à cheval qui menaient le cotillon avec ma soeur Louise. Le meilleur de ces " dirigeants " était Pistol Kors, le premier mari de la future comtesse Paley. Elle aussi vint une fois danser chez nous; elle était la fille de l'avocat Karnovitch et elle était resplendissante de beauté. Le colonel Téliakovski était de toutes nos fêtes; c'était un excellent musicien. Plus tard, il devint intendant des théâtres impériaux et épousa la veuve d'un ancien ami de la famille, Constantin Fehleisen. Je ne parle que pour mémoire du comte Vorontzov Dashkoff ministre de la cour, qui a toujours montré une déférence particulière à mon père; du baron, plus tard comte Fredericks que nous fréquentions du temps qu'il commandait le régiment des gardes à cheval; il devint ministre de la cour après Vorontzov Dashkoff.

Pierre Pavlovitch Dournovo a été le partner de plusieurs affaires et de cette façon on était très amis et il venait dîner du temps de son parent Chouvaloff. Il a été gouverneur général de Moscou au moment de la première révolution, mais ne s'y est pas maintenu. Au moment de la victoire des Bolchévistes, il fit un pacte avec eux et on le laissa tranquille dans son palais du quai Anglais, du moins jusqu'au moment de mon départ.

Gresser, Wahl, préfets de police, furent des commensaux, mais sans doute à titre de relations officielles.

Je termine la liste des militaires par Bezobrazoff des Chevaliers gardes, que nous vîmes beaucoup après la mort de l'empereur Alexandre II. Il avait été l'âme d'une société conservatrice plus ou moins secrète la " Sviataja Drujina ", si je ne me trompe, qui réunissait



une élite sans exclusion au point de vue de la classe et de la religion. Le capitaine d'alors est monté en grade et est resté en contact intime avec la cour et spécialement avec l'empereur Nicolas II. Il a été un des instigateurs de l'affaire des bois du Jalou qui elle, fut une des causes de la guerre du Japon. On avait obtenu en Corée, inutile de dire par quels moyens, une immense concession de forêts avec une charte fabuleuse, comprenant la permission d'entretenir un détachement de cosaques, soi-disant, pour maintenir l'ordre. Ce qui pis est, c'est que l'on persuada l'empereur de prendre une participation dans l'affaire et alors on agit comme en pays conquis. L'amiral Alexéeff, qui était gouverneur général de l'Amour, couvrait tous les agissements de l'administration de son autorité; je crois bien, mais sans pouvoir l'affirmer, qu'il avait aussi des actions à son nom. Votre oncle Gabriel qui habitait Shanghai et qui était tout à fait ami des fonctionnaires russes en Chine, reçut un poste dans l'affaire et ne le quitta qu'au début de la guerre avec le Japon.

Le général Karentzeff, le beau-frère de Madame Philisoff qui avait été ministre de la guerre auprès d'Alexandre de Bulgarie, est venu vers 1900 me montrer une " assignovka " un ministre de la Cour, lui allouant 4000 roubles. Papa m'autorisa à lui avancer là-dessus 1000 roubles que j'attends encore; j'ai même peur que le brave général, qui était soit dit entre parenthèses encore plus petit de taille qu'Eugène Miller, soit mort depuis en oubliant sa dette.

Il faut placer ici un incident auquel a été mêlé un de nos amis de la marine, l'amiral Opotchinine, qui appartenait au cercle du conservatoire et avec raison car il chantait admirablement bien. Il y avait bal chez nous. Or, on invitait bien pour dix heures, mais on ne venait jamais avant onze heures. Il fallut qu'Opotchinine

s'amena à dix heures. Grand-père et les soeurs commençaient à faire leur toilette. David et moi nous le reçûmes; on lui offrit du thé, puis nous nous mîmes à arpenter les salons qu'on était en train d'illuminer; à onze heures le brave amiral prit congé, son heure de se mettre au lit étant arrivée; nous le reconduisîmes à l'escalier où il croisa le second invité qui montait.

Verevkine était le fils du commandant de la forteresse qui avait reçu la croix de St. George à Sébastopol. Il l'avait fait monter en bracelet pour sa femme, prétendant que si quelqu'un dans la famille méritait la décoration, c'était bien elle pour l'avoir épousé.

Les princes d'Olenburg ont toujours été très bienveillants envers votre grand-père; le père, Pierre, était à la tête des institutions de l'Impératrice Marie et l'avait pris dans le Conseil. Quand à son fils Alexandre, il faut avouer qu'il mit votre grand-père et tout Israël russe dedans. Il avait fondé son célèbre institut biologique, dont je ne me souviens plus exactement du nom. On avait cru que, grâce à lui, si on amassait une forte somme pour sa création, on obtiendrait de lui deux choses: l'une d'accepter les Israélites sans norme ou au moins à 15 % et l'autre, c'était qu'il ouvrit les yeux de l'empereur sur la situation des Juifs. Autant que je sache, il n'en fit rien mais encaissa la somme.

Avant de finir avec les hauts personnages, je dois citer une phrase de la Princesse Hélène de Saxe-Altenburg qui avait été présidente de la Société de Musique et fondatrice de la Société pour la Défense de la Femme. En cette qualité et grâce surtout à l'intervention d'Alexandre Issaévitch Braudo, nous pûmes fonder auprès de

cette société une section israélite dont Maman fut présidente et qui put profiter de toutes les prérogatives de la société-mère.

Quand il y a quelques années je fis visite à la Princesse à Paris, je lui appris que Braudo était mort. Elle me dit : " Je l'ai appris trop tard et n'ai pas pu trouver le moyen de le remercier d'avoir sauvé ma bibliothèque. Imaginez-vous que voyant les pillages qui se pratiquaient à Pétersbourg, il arriva au Kamenny Ostrov avec des camions, réquisitionna tous les livres et les emporta à la bibliothèque impériale ". Je trouve cette exclamation " sauvé " admirable dans la bouche d'une grande dame.

Il faut que tu saches qu'il était bibliothécaire de la section russe de la bibliothèque impériale et de celle de la Princesse Hélène.

Les fondateurs de la Société pour la propagation de l'instruction furent l'arrière-grand-père Joseph et Abraham Brodsky d'Odessa et le premier conseil fut formé par Joseph Gunzburg, Président, Abraham Brodsky, premier membre du conseil, Léon Rosenthal, trésorier, Horace Gunzburg et le rabbin Dr. A. Neumann.

Abraham Brodsky habitait Odessa et travaillait dans les sucres; il était le mari de la ravissante Rosa Brodsky qui fut une grande amie de ma mère et eut un fils de l'oncle Alexandre, qui du reste s'appelait aussi Alexandre.

Léon Rosenthal était parent éloigné de votre arrière-grand-père et avait fait sa fortune dans les chemins de fer. C'était un des hommes les plus laids que j'ai jamais vus.

Le Dr. Neumann était le rabbin de la communauté. Avant son installation légale, il y avait une synagogue pour les soldats de la garnison. Le service se faisait dans des salles d'occasion et le Dr. Neumann qui ne parlait pas russe, avait été invité en qualité de chef spirituel de la communauté. Plus tard quand on eut une communauté en due règle, il garda ce poste et je l'ai encore connu.

J'arrive à la fin de mes notes et je remarque que je n'ai pas parlé de Maman d'une façon spéciale. C'est qu'elle ne s'est jamais mise en avant, mais elle a toujours donné de sa personne dans tous les travaux qu'elle a entrepris et vous la trouverez citée dans les différents papiers dont j'ai parlé dans ma lettre et qu'on retrouvera après moi.



Jusqu'en 1914 la guerre pour moi, c'était la guerre de 70 entre la France et l'Allemagne. J'avais 7 ans alors mais certains épisodes en sont restés vivement imprégnés dans ma mémoire.

Les dernières années de l'Empire avaient été troublées par des controverses politiques qui prenaient quelquefois la forme d'émeutes qui à leur tour ne causaient jamais de répressions violentes : le gouvernement français sentait-il sa faiblesse et craignait-il de surexciter la masse ? Était-il persuadé que le peuple français ne l'abandonnerait jamais ? Il ne faut pas oublier que Napoléon III était libéral au fond de son âme et qu'il lui répugnait de pousser la discussion à l'extrême.

Je n'ai pas la prétention de faire un cours d'histoire contemporaine, mais mes souvenirs me permettent après 50 ans de résumer en ces quelques lignes l'impression confuse que produisaient sur nos cerveaux d'enfants les événements dont l'écho parvenait jusqu'à notre "nursery".

Les sorties de Rochefort intéressaient tout le monde et l'on écoutait avec un certain intérêt le récit de ses exploits. Je me rappelle avec quelle impatience on attendait l'apparition de sa "Lanterne" tous les 8 ou 10 jours. C'était un cahier grand in-octavo imprimé sur du papier à bon marché et vendu pour quelques sous. La couverture représentait une lanterne et rappelait l'expression courante sous la première république "à la lanterne". Les domestiques, peut-être les élèves des lycées, nous montraient comment l'on pouvait transformer l'Empire impérial en une lanterne, en traçant sur le versant de la feuille un trait complémentaire en exposant le dessin à la lumière; cela donnait  . Rochefort appartenait à une bonne famille et ses amis prétendaient même qu'il provenait des Comtes de Rochefort. Il a toujours bibeloté, il fréquentait les milieux artistiques et quand il est rentré en France après l'amnistie il s'est formé une belle collection d'œuvres d'art. Dès l'empire il s'était intéressé à Barye l'animalier qui parvenait avec difficulté à vendre ses bronzes. Depuis sa mort, je crois surtout grâce à Rochefort, sa renommée s'est affirmée et il y a au Louvre une salle remplie de ses œuvres. Il faut cependant reconnaître qu'une paire de lions en bronze orne une des portes du Louvre du côté du quai.

Rochefort était un boulevardier invétéré; il appartenait à la clique d'Aurélien Scholl, Albert Wolf et Gaston Jolivet. L'oncle Alexandre disait même que tout au commencement de sa carrière il était prêt à vous procurer des cocottes. On le rencontrait dans les cafés à la mode : Tortoni, Bréban, le Café Riche, La Maison Dorée, le Café Anglais. Quand j'étais jeune je le voyais souvent au théâtre, au cirque. Je ne crois pas que Rochefort ait eu des convictions politiques très profondes, mais

il était frondeur jusqu'au fond de son âme et il n'a jamais manqué de courage ... Il s'est trouvé entraîné dans le mouvement de la Commune et il a été condamné à la déportation, il a évité le peloton d'exécution. Il a pu s'évader de la Nouvelle Calédonie avec quelques amis politiques sur une barque peu faite pour un voyage sur l'Océan et, rentré en France après l'amnistie, il s'est remis à la politique et si je ne me trompe il a été boulangiste tant que le Boulangisme a existé. Je ne crois pas me tromper en disant qu'il a participé à la fondation de l'Intransigeant Volenhoven (?) qui est son neveu en était secrétaire et maintenant on voit de ses articles au Figaro.

Je me souviens très vivement de l'enterrement de Victor Noir qui a été mis en scène par Rochefort très peu avant la déclaration de guerre à l'Allemagne.

Victor Noir était journaliste d'extrême-gauche. Il s'était trouvé offensé par un article du Prince Pierre Bonaparte, un cousin de l'empereur et était allé à son domicile en compagnie d'un autre journaliste lui demander raison. Une scène des plus vives s'en était suivie et le prince tua le journaliste d'un coup de revolver. (Le prince fut traduit en justice et fut acquitté ayant été en état de légitime défense). Son enterrement donna lieu à une manifestation grandiose que nous vîmes de notre troisième étage à la place de l'Arc de Triomphe. La place était noire de monde, la foule montait des Champs Elysées, dévalait sur l'Avenue de la Grande Armée aux sons de la Marseillaise, tout le monde à pied sauf Rochefort qui était dans un fiacre. Je ne me souviens plus du corbillard toute l'attention était concentrée sur le fiacre. De là haut nous reprenions les paroles de la Marseillaise.

A cette époque se rattache l'incident du jeune Cavaignac qui à la distribution des prix du Concours Général refusa de recevoir ses prix des mains du prince impérial, le fils du fauteur du coup d'état de 1852. On trouva ce geste grossier, l'impératrice était aux côtés de son fils, et gratuit, mais cela dépeint bien l'état d'esprit d'une partie de la jeunesse.

Je n'ai pas de dates exactes dans la tête, mais je ne dois pas me tromper en disant que la déclaration de guerre nous trouva installés à Veules dans les trois villas de Mme Bornibus, dont la célébrité est due à la fameuse moutarde. Veules, qui s'appelle maintenant Veulettes, se trouve à quelques kilomètres de Saint Valéry-en-Caux et à vingt de Dieppe. Ces maisons assez exiguës étaient bâties sur la falaise ce qui permettait de surveiller les mouvements de la flotte dont on attendait des exploits sur les côtes d'Allemagne. On n'en a plus entendu parler et il me semble avoir lu quelque part que l'Angleterre était intervenue pour protéger Hambourg.

Nos aînés, dont Michel et Jacques, s'amusaient à lancer le soir des cerfs-volants auxquels étaient attachés des lanternes vénitiennes. La mairie ou la gendarmerie, je ne sais plus, demanda très vite que l'on cessât ce jeu qui pouvait faire croire à des signaux maritimes.

...

Des le début des hostilités tout le monde se mit à faire de la charpie, dont à cette époque les hopitaux avaient besoin pour les pansements. Le soir Maman réunissait à cette fin au salon Madame Labbé, la femme de notre professeur, les bonnes, les enfants. Ce genre de travail était tellement à la mode que quand Ricard fit le portrait de grand'mère à cette époque, il la représenta en train d'effiloche des tissus au-dessus d'un bol placé sur ses genoux.

Monsieur Louis Labbé habitait avec sa famille au village. Le jour que l'on mobilisa la garde mobile, Mr Labbé rentrant chez lui trouva son propriétaire étant à plat-ventre par terre et sa femme à genoux à côté de lui sanglotant et s'exclamant : "je préfère te voir mettre en prison que de te voir partir pour la guerre!" Il était sapeur-pompier. Monsieur Labbé a servi plus tard dans la garde nationale de Paris. Il nous raconta après la paix qu'il avait monté la garde sur les remparts, mais je ne me souviens plus de la part qu'il prit à la répression de la Commune.

Un beau jour, tout au commencement de la guerre, le maire de St. Valéry arriva dans sa victoria agitant une dépêche. Il venait annoncer la victoire décisive de Wissembourg. On se mit en fête et le soir nous eûmes un magnifique feu d'artifice avec raquettes et feux de Bengale. Le lendemain matin, il fallut déchanter, on s'était trop pressé à Paris où, également, on avait pavoisé et la victoire se transforma en défaite, c'était la première des trois batailles de Wissembourg, Woerth et Gravelotte qui amenèrent la défaite.

Dès le début de la guerre, Maman s'était mise en correspondance avec notre tante Warburg de Hambourg pour l'inviter à se transporter quelque part en France afin d'éviter les dangers d'une occupation française. La correspondance cessa assez vite malheureusement et, au lieu d'offrir un asile à des Allemands, Maman se vit obligée de se réfugier avec sa famille en Suisse.

Nous fîmes donc un long et fatigant voyage à travers la France dont les chemins de fer étaient encombrés de convois militaires pour aboutir à Ouchy. Les faits relatifs à la guerre se restreignirent aux incidents qu'ils suscitaient dans notre vie quotidienne.

Dans le canton de Vaud la population était connue de raison absolument dévouée à la France et cette sympathie se manifestait continuellement.

Je me rappelle le cas de deux camarades de Gabriel qui étaient dans la pension Gaillard. Ils avaient peut-être 17 ans et, sans prendre congé et sans prendre l'autorisation de leurs parents, ils disparurent un jour. L'on apprit, plus tard, qu'ils s'étaient engagés dans les francs-tireurs.

Le fait saillant pour nous fut l'entrée de l'armée de Bourbaki en Suisse. Le général, qui avait été un des élégants de la cour Impériale et commandait la garde, quitta Mac-Mahon après Sedan ou juste avant pour former l'armée de l'Est qui, probablement, avait pour but de débloquer Belfort. Or, il advint que dans le procès verbal de l'armistice, tandis que les différents corps d'armée étaient spécifiés, les troupes sous le commandement de Bourbaki furent omises. Il eut à soutenir le choc des troupes allemandes

devenues libres sur d'autres fronts et, cédant avec acharnement devant le nombre, il fut acculé à la Suisse. A Pontarlier, son corps qui était bien diminué passa la frontière en livrant ses armes aux troupes suisses.

Nous en vîmes des débris à Lausanne sur la place St. François et nous, enfants, nous leurs distribuâmes des cigarettes, des gants, des ceintures de flanelle. Ils étaient pour la plupart mal habillés et le bruit courrait qu'ils avaient des semelles de carton à leurs godillots. Me rappelant l'exiguïté de la place St. François, je me dis que le détachement interné à Lausanne n'a pas dû être très nombreux et je ne me souviens plus d'avoir vu de ces soldats après cette journée.

Le confiseur Nympfeneger exposa longtemps dans sa vitrine un chef-d'oeuvre de confiserie représentant une escarmouche entre soldats français et allemands, ce qui excitait notre admiration.

Avec les troupes de Bourbaki, nous reçûmes la visite de Basile Berstène (originellement Bernstein) qui portait l'uniforme des Turcos. C'était un bel homme et charmant causeur. Maniant parfaitement le français, il avait été secrétaire particulier d'Emile Ollivier, le ministre. Tout Russe qu'il était, il s'était engagé comme volontaire. Depuis, il a été secrétaire de Papa. C'était le père de Paul et d'Hélène Berstène.

Encore un écho de la guerre : les Parisiens qui mouraient de faim n'ont jamais perdu leur bonne humeur et, pendant le siège, on chantait sur un air de clairon :

"As-tu vu Bismarque
A la porte de Châtillon
Allumant sa pipe
Au feu du canon".

Nous fûmes une seule fois en contact avec l'armée allemande. C'était quand nous traversâmes l'Allemagne pour rentrer de Suisse en Russie. A Augsbourg, notre train fut longtemps retenu par les mouvements de troupes que l'on rapatriait après l'occupation. La gare était bondée de soldats. Nous nous mîmes, de notre wagon, à leur chanter la Marseillaise, ce qui du reste ne semblait pas les chagriner outre mesure. Des officiers qui se trouvaient sur le quai nous menacèrent du doigt, mais très vite Maman nous fit taire et mit fin à ce combat inégal.

A la déclaration de guerre, grand'père établit une ambulance dans son hôtel. La maison fut exterritorialisée et reçut de l'ambassade de Russie un drapeau jaune, blanc et noir avec, si je ne me trompe, un aigle impérial sur le blanc. En 70 le drapeau russe n'était pas fixé strictement par une loi et il présentait beaucoup de variétés qui nous frappèrent même quand nous rentrâmes en Russie en 72 aux occasions de pavoisement. Il faut croire que les trois couleurs choisies par Pierre le Grand ne furent appliquées qu'aux bateaux marchands, le drapeau blanc portant la croix de St. André étant réservé pour la flotte (ordonnance de Paul 1^{er}, peut-être) et le drapeau jaune avec l'aigle bicéphale à la personne de l'empereur. Il faut croire que le noir et jaune ou jaune blanc et noir appartenait aux institutions publiques. C'est seulement sous

Alexandre III que les trois couleurs blanc, rouge, bleu furent prescrites pour le drapeau national à l'exclusion de toute autre, le drapeau impérial et le drapeau de la marine de guerre restant inchangés. Si je ne fais pas erreur, le drapeau qui est conservé à la maison de Pierre le Grand à Zaandam est aussi jaune, blanc et noir.

Avant d'en finir avec la guerre de 70, il faut mentionner le vol des pendules qu'on attribuait communément aux Prussiens. Il est curieux de constater que pendant la guerre et dans les relations y relatives qui parurent à l'époque même, il était stéréotypiquement dit que partout dans les villages et les châteaux, les Allemands volaient les pendules. Plus tard, vers 1880, dans les souvenirs de guerre, on soulignait la correction des officiers de l'armée ennemie et la discipline des troupes et l'on ne parlait plus de pillage. Il faut dire que lors de l'occupation de notre maison où était logé un commandant de corps allemand avec son état-major, le gérant de la maison, Moïse Ackermann eut affaire tard dans la nuit à des soldats qui étaient en train de forcer la porte de la remise. Il s'adressa à l'officier de service qui rétablit l'ordre; les pillards présumés expliquèrent qu'ils voulaient simplement voir les harnais.

Cette accusation des pendules volées a repris en 1914 mais plus avec autant d'insistance mais quand même, le tribunal spécial institué en France pour connaître les cas de pillage cita un général Nathusius pour je ne sais plus quel méfait, et le Kronprinz pour avoir volé un service à thé en argent; les deux affaires furent du reste abandonnées.
